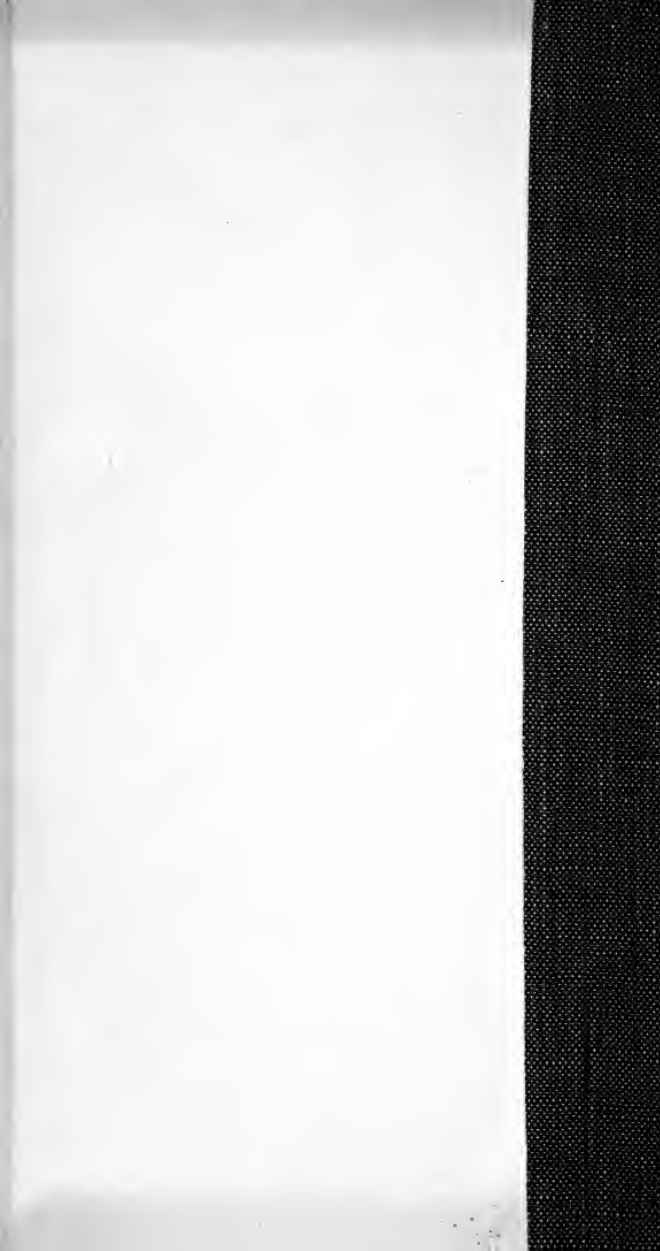
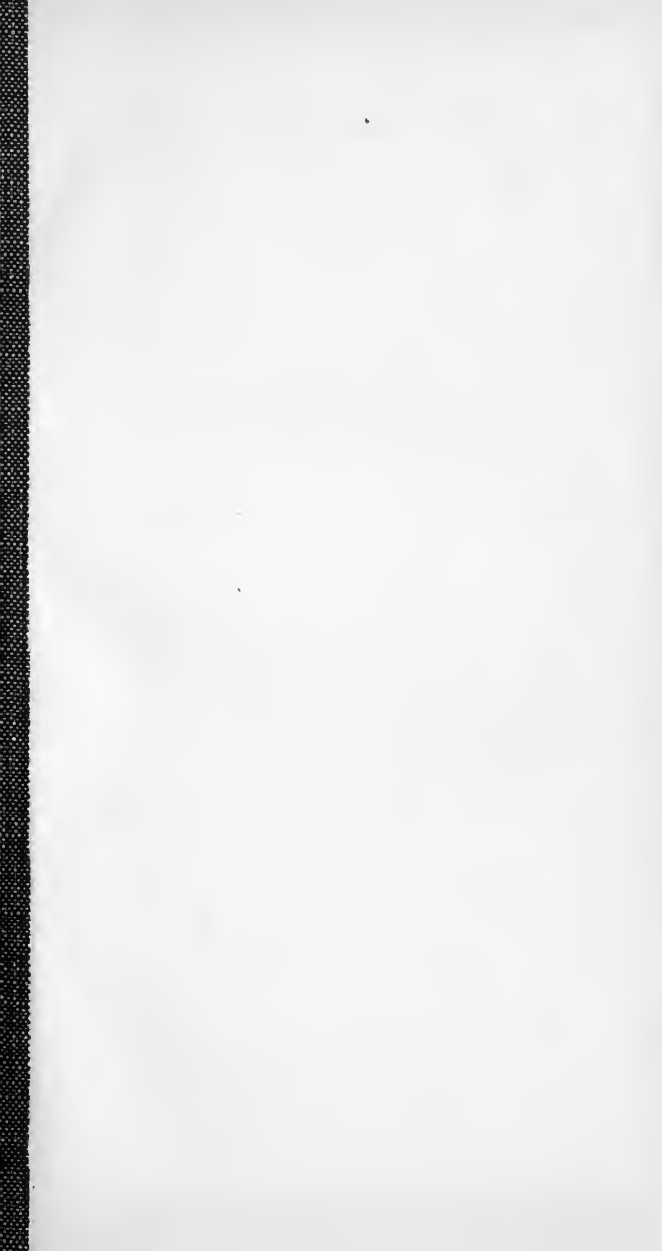


UNIV OF
TORONTO
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

HSP
FG 174v

Jessie

VOYAGE
DE
FIGARO
EN
ESPAGNE.



A SEVILLE.

L'An premier de la liberté de la presse
en Espagne.

1820.

417671
18.11.43

TABLE.

Entrée en Espagne ,		Maisons ,	49
par Salientes ,	1	Hermites ,	<i>ib.</i>
Sarragosse ,	2	Rendez-vous ,	50
Route de Sarragosse		Des impôts ,	52
à Madrid ,	6	Tabac d'Espagne ,	<i>ib.</i>
Entrée de Madrid ,	9	Des Spectacles ,	53
Le Buen Retiro ,	10	Auto-da-fés ,	56
La Grange ,	12	Ce Matin ,	57
La Floride ,	15	Légende ,	58
Le Palais Neuf ,	<i>ib.</i>	Le couvent de l'Es-	
Aranjuez ,	<i>ib.</i>	calessas ,	59
Le Pardo ,	16	Des Vivres ,	60
Le Guadarama ,	17	Garnison de Madrid ,	<i>ib.</i>
Le Sarsuela ,	18	Le Prado ,	65
L'Escorial ,	<i>ib.</i>	Cachots ,	<i>ib.</i>
La Casa de Campo ,	20	Hôpital des fous ,	66
Climat de Madrid ,	21	Rues ,	67
Combats de Tau-		Fautes personnelles ,	68
reaux ,	23	De la Vierge ,	71
Justice Criminelle ,	25	Forces Maritimes ,	72
Prédicateurs de pla-		Edits du Conseil ,	73
ces .	36	Le Fandango ,	74
Des Finances ,	40	Langue Espagnole ,	75
Mon oiseau ,	42	De la Sieste ,	76
Habit du bourreau ,	43	Le Roi ,	79
L'Angelus .	<i>ib.</i>	Cimetières ,	<i>ib.</i>
Courtisanes ,	<i>ib.</i>	Cheminées ,	80
Legs pieux ,	<i>ib.</i>	Cabinet , dernière	
Café ,	47	guerre ,	<i>ib.</i>
Population ,	<i>ib.</i>	Dévots ,	84
Manière de recevoir		Savants de Madrid ,	<i>ib.</i>
les étrangers ,	48	L'Académie ,	85

TABLE.

Pélérinages ,	87	Tête parlante ,	98
Petits Maîtres ,	88	Ce Soir ,	99
Vin ,	89	Suicide ,	<i>ib.</i>
Perroquet ,	90	L'Inpace ,	100
Veille des grandes		Imprimeurs ,	101
fêtes ,	91	Guitare ,	103
Miel ,	92	Danses ,	104
Antiquités ,	<i>ib.</i>	Hôpital-Général ,	<i>ib.</i>
Mariages ,	93	Maisons des Orphe-	
Colléges ,	<i>ib.</i>	lins ,	105
Des Ordres ,	94	Temples ,	107
Midi ,	<i>ib.</i>	Auberges ,	109
Pauvres honteux ,	95	Pain ,	112
Le comte d'Aranda ,	<i>ib.</i>	Religieuses ,	113
Barbiers ,	96	Complimens ,	116
Jugemens de l'Inqui-		Grands chemins ,	<i>ib.</i>
sition ,	97		

Fin de la Table.



VOYAGE DE FIGARO EN ESPAGNE.

— — — — —
*ENTRÉE EN ESPAGNE,
PAR SALIENTES.*

UN tas de pierres sert de limites. A peine a-t-on perdu la France de vue, qu'on s'enfonce dans les Pyrénées.

A droite, à gauche, devant, derrière soi, on a des monceaux de fable, des rochers, des précipices, des cascades, des torrents, des sapins, des cavernes & des glaçons.

Pendant quinze mortelles heures, on ne voit ni trace, ni habitation d'hommes, on croit être seul au monde.

A

On arrive à Salientes : Salientes n'est rien. Le lendemain on traverse la plaine de *Biescas* ; on descend une côte rapide ; on passe sur le pont de *Fanlo* , construit par le diable ; on dîne par cœur à *Cusabos* ; on côtoie des marais ; on ne voit plus les Pyrénées , on couche à *Almodavar* , à *Huesca* si l'on veut ; & le troisième jour , si le temps est clair , si l'on a de bons yeux , s'il fait beau , on découvre de très loin les murs , les clochers de Saragosse.

SARAGOSSE.

Au grand nombre d'équipages , à la quantité de valets , à la multitude de mendiants (1) qu'on voit ici , il semble que la moitié de la ville a tout , & que l'autre moitié n'a rien.

Saragosse, dit-on, est une ville commerçante ; il n'y paroît pas : tous les bras sont croisés , sont dans l'inaction ; les boutiques , les magasins sont vuides , les métiers sont immobiles ; il n'y a pas un seul canot sur l'Ebre (2).

(1) Cet ouvrage étoit imprimé quand on a appris que par les soins du marquis d'Agerhe , de dom Martin Goicochea , & de dom Ramonda Pignatelli Allias Canonico Mora , on a établi une maison de miséricorde , où tous les mendiants valides sont logés , nourris , habillés , moyennant qu'ils filent & qu'ils peignent de la laine.

(2) Fleuve qui passe à Saragosse.

En vain les Hollandois ont offert de rendre, à leurs frais, l'Ebre navigable(1); en vain les Espagnols pouvoient voir, pouvoient entendre les travailleurs qui tout près d'eux, qui sous leurs yeux applanissoient les collines, perçoient les rocs, coupoient les montagnes, combloient les vallons, joignoient les mers; ils n'ont rien vu rien entendu, rien écouté.

Le palais de l'inquisition est au milieu de la ville; ses murs jaunes, bruns, épais & flanqués de tours paroissent avoir cent pieds. C'est là qu'on envoie les incubes, les succubes, les devins, les Juifs, les trembleurs, les loups-garous & les forciers. L'archevêque de Saragosse est le chef suprême; quarante à cinquante jacobins sont les géoliers de cet antre, d'où rien ne transpire, d'où peu de gens sortent, & dont trois ou quatre ponts-levis,

(1) L'Espagne n'a pas un seul fleuve navigable, & tous néanmoins pourroient le devenir sans de très grands frais. Depuis Aranjuez jusqu'aux frontieres du Portugal, le Tage pourroit aisément porter des bateaux. En rassemblant toutes les sources, tous les ruisseaux qui descendent des montagnes, d'où part le Mancaranes, on en formeroit un canal pour le transport des bagages de la cour; ce même canal pourroit servir à amener les pierres de construction: on pourroit établir une navigation fixe d'Anduxar à Madrid; on pourroit en outre pratiquer une autre communication de Cadix avec l'intérieur du royaume; on pourroit enfin, par le moyen de l'Ebre, construire un canal semblable à celui de Languedoc, depuis le golfe de la Biscaye jusqu'à la Méditerranée.

des fossés , des bastions , des verroux , des freres laïs , & des dogues empêchent d'approcher.

La ville est entourée de promenades inutiles.

Hors la rue de Cofso , toutes les rues de Saragoffe sont si étroites , si sales , si fangeuses , qu'à midi on n'y voit goutte , & qu'on ne fait jamais où poser le pied.

Les cures & les miracles ne coûtent rien à notre-dame du Pillier ; sa chapelle lambriffée d'exvoto , de bras , de jambes , de fumée , de cierges , de béquilles , ne désemplit jamais d'aveugles , de sourds , de muets , de boiteux , de culs-de-jattes , qui prient , qui soupirent , qui pleurent , qui esperent , qui attendent , qui baissent la terre & font des signes de croix.

Dans un pays comme l'Aragon , qui produit tant de soies , tant de laines , tant de matieres premieres de tous les genres , & dans une ville aussi considerable que Saragoffe , il est surprenant qu'il n'y ait que deux fabriques , l'une d'eaux-de-vie , l'autre de chapeaux , celle-ci est appelée la fabrique de *Cobaleciantes*. Ces chapeaux ne sont pas chers , ils sont excellents ; il y a fix mois que j'en achetai un , je le porte souvent , je n'en ai pas soin , il est encore tout neuf.

A juger du premier apperçu, les gentilshommes Aragonois font ferviables, questionneurs, friands d'aulx, friands de piment (1), versés dans le blason, glorieux d'avoir des armoiries, & pressés de les montrer.

Le catalogue des livres permis est si mince, les peines si graves, les MM. de l'inquisition font si alertes, qu'on ne trouve chez les libraires de Saragosse, que des cantiques, des almanachs, des noëls, des rudimens des dictionnaires, des heures, & la vie originale de quelques saints du canton.

Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles, il n'y a plus de comédie : on a tenté de construire un nouveau théâtre ; mais le ciel s'est couvert, le tonnerre a grondé, notre-dame du Pillier a jeté des cris ; les offcements, les reliques ont changé de place, les corps saints font sortis de leur tombe : aussi-tôt à coups de pierres, le peuple consterné, les prêtres & les moines furieux ont disperfé les maçons. A quinze cents pas de la ville environ, soixante bernardins ou prémontrés ven-

(1) Le piment, fruit long comme le doigt. Le goût de ce fruit ressemble si parfaitement au goût du poivre, que pour peu qu'on en mange, on a pendant tout le jour le palais enflammé, l'haleine brûlante, & la bouche en feu.

dent en détail du vin muscat. Jardins , cellules , cloîtres , dortoirs , tout le couvent est rempli de tables , tout est garni de buveurs , de qui les chansons , le bruit , les cris , les éclats , changent ce saint lieu en corps-de-garde.

ROUTE DE SARAGOSSE A MADRID.

Pendant deux jours , on ne voit ni arbres , ni vignobles , ni épis ; en revanche , on foule aux pieds , le thim , la marjolaine , la mélisse , le serpolet , la camomille , la lavande & le romarin.

On passe par Daroca , Lœches , Mejorada , Alcala de Henarès , Calatajud , Albarazin & Guadalaxara.

Les bourgs , les villages , les hameaux , les maisons éparées sont très-rares , & par-tout des mains oisives , des visages défaits , maigres , plombés , couleur de paille , des haillons , de la vermine ; par-tout de mauvaises cabanes , où hommes , femmes , enfans , filles , garçons , mules , chevaux , moutons , chevres , & mulets sont couchés , sont entassés pêle-mêle.

Publius , Cneius , Cornelius & le chaste Scipion passerent à Calatajud en revenant de massacrer les braves habitants de Numance ; c'est ce massacre qui de-

vint l'époque des guerres civiles ; c'est lui qui donna le signal de la proscription de Sertorius , de la défaite de Sylla , & du triomphe complet de Metellus & de Pompée.

Des girandoles d'une grandeur énorme , gâtent , coupent , alongent l'oreille des dames d'Albarazin.

Graces à une fabrique de draps , les habitans de Guadalaxara , ont de bons habits , de bons fouliers , de l'embonpoint & l'air content.

Les ouvriers font la méridienne , à une heure tout est fermé , tout le monde dort , on ne peut rien voir.

A Mejorada on épluche mal le safran ; César a campé devant mes fenêtres.

Jolies éplucheuses du safran de Mejorada ; ma chere Pepina (1) sur-tout , ne me boudez point ; je ne vous en veux pas ; je vous aime , vous le savez bien ; mais épluchez mieux votre safran , séparez les feuilles des fleches , séparez les pétales du pistil , votre safran en vaudra mieux , vous en aurez davantage , vous le vendrez plus cher , & j'en ferai bien aise.

Les Romains , les Goths , les Maures , les Espagnols s'amuserent tour-à-tour à prendre , à piller , à brûler Da-

(1) En François Josephine.

roca : dans les masures qui restent , on ne trouve pas un lit , pas une chaise , pas un verre d'eau.

La Posadera , (l'hôtesse de Lœches ,) a des jambes prodigieuses ; jamais je n'ai vu de pareilles jambes ; je parie , quand on voudra , & tout ce qu'on voudra , mettre ses bas par dessus mes bottes.

A droite , en entrant aux cordeliers , sainte Therese évanouie dans les transports de la jouissance céleste ; ses boucles , ses tresses , sa ceinture , son voile , son bandeau flottent en désordre , & ses yeux à fleur de tête , étincelants de feu , brûlants d'amour , humides de larmes , semblent chercher dans le ciel , son Dieu , son époux , son amant.

La plus belle des femmes , la belle Léonore de Gusman , qui vit à ses pieds toute la Castille , tout l'Aragon , & qu'Alphonse *le Vengeur* , aima jusqu'à l'idolâtrie , est enterrée dans le chœur du couvent des augustins de Signeuza.

Hier à quatre heures , les étudiants d'Alcala , lancerent un ballon , c'est dom Bernard qui a construit cette machine. Dom Bernard , dit-on , est le plus grand physicien du pays : si quelque jour on peut aller voir en ballon , en char volant , où , comment , avec quoi se forment la grêle , les vents , la pluie , la foudre & les tempêtes , sûrement dom

Bernard fera le premier qui arrivera sur les lieux , qui en reviendra , & qui nous rapportera de là-haut un échantillon du tonnerre.

ENTRÉE DE MADRID.

Des sapajoux , des guenons , des cataquois , des perroquets à presque toutes les fenêtres , une rue très-longue , très-large , une porte superbe (1) , une infinité de tours , de clochers ; des maisons à quatre , cinq , six , sept , huit étages ; de très-beaux balcons , la poste aux lettres (2) la douane (3) , la *place du Sol* (4) , (du soleil). La grande place , le bruit perpétuel des cloches , rend l'entrée de Madrid vraiment riante , vraiment imposante.

La fontana de oro , (la fontaine d'or) est une bonne auberge ; l'hôte est cher : il faut faire son prix.

(1) La porte d'Alcala.

(2) La poste aux lettres est un des plus beaux édifices de Madrid : il étoit , dit-on , sur le point d'être achevé , lorsqu'on s'aperçut qu'on avoit oublié l'escalier.

(3) La douane est un édifice moderne , elle est très-vaste , les magasins sont commodes & bien distribués.

(4) La place du Sol est une place magnifique , huit grandes rues viennent y aboutir ; le soir , quand toutes ces rues sont éclairées , du milieu de la place on jouit d'un coup-d'œil admirable.

LE BUEN RETIRO.

Depuis que le roi a quitté *le Buen retiro*, les bâtimens tombent, les fontaines sont taries, les jets d'eau sont comblés, rien ne croît dans les jardins; les grottes, les groupes, les thermes, les bassins, les boulingrins, les Bosquets, tout est détruit, tout est mutilé; une statue seule reste toute entière, c'est Philippe II. Ce Philippe est admirable, il épouvante; c'est le sourcil, le front, l'œil, le regard d'un méchant, d'un tyran, d'un monstre; c'est lui : je le vois; il médite quelque crime, il couve, il cache quelque ressentiment, quelque complot, il va ouvrir la bouche pour ordonner un meurtre, pour dicter au duc d'Albe (1) une sentence de mort.

A la place des impostures, gravées sur le piédestal, que n'a-t-on mis, que ne met-on, il en est encore temps; il s'est nourri de sang; il a rempli la Calabre, le Piémont, la Hollande, les Pays-Bas, la Valtelline, l'Espagne, & la France, de troubles, de deuil, de malheurs, de gibets, de bourreaux, d'espions; il a fait assassiner Escovedo,

(1) Le Duc d'Albe, ami intime, ministre confident de l'exécuteur des meurtres, & souvent le conseiller des crimes de Philippe II.

Perès , Horn , Egmond. Il est mort , rongé par des vers , dévoré par des poux (1) , rendant les intestins , rendant les excréments , & tourmenté d'une plaie secrète , d'une plaie honteuse , d'une plaie fétide qui l'empêchoit de s'asseoir , de marcher , de bouger , & qui le forçoit à rester immobile. Pourquoi ne pas mettre que pendant dix ans , & durant toutes les nuits , il entendit promener dans sa chambre , il vit à son chevet le spectre de sa femme , & le fantôme de son fils (2) , qui

(1) Voyez Basnage , Grotius , Strada , le cardinal Bentivoglio , &c.

(2) Plusieurs historiens , qui justifient Philippe II , de la mort de sa femme , assurent qu'Elisabeth mourut de chagrin de la perte de dom Carlos son amant ; & pourtant voici mot pour mot ce que dit Mezerai. *Il est certain que Philippe II. empoisonna son épouse , & la fit périr avec le fruit dont elle étoit grosse , ainsi que la reine Christine le vérifia par des informations secrètes qu'elle fit faire , & par les dépositions des domestiques de cette princesse , lorsqu'ils furent de retour en France.* Mezerai écrit mal , raconte mal , il est diffus , il est bavard , un peu déclamateur quelquefois ; mais Mezerai ne ment pas.

Pour Mariana , qui s'accorde absolument avec Mezerai , je ne le cite pas , je le compte pour rien ; il m'a trompé dans tant d'endroits , que depuis ce temps-là je ne le crois plus.

Si quelque chose peut justifier Philippe II. , c'est qu'il se rendoit justice ; c'est que tous les soirs , en se couchant , il disoit à dom Francisco Osorno , son premier valet-de-chambre : je consentirois à mourir tout à l'heure , si je pouvois , par ma mort , effacer des annales du monde , mon nom , mon regne & tous mes crimes.

ouvroient les rideaux, le faisoient par les cheveux, & l'arracheroient hors de son lit (1).

Le fils du concierge du Buentiro, a une forme extraordinaire, une figure bizarre; il est plus gros que moi, il paroît plus vieux; il a huit ans : si cet enfant vit, ce sera un monstre.

L A G R A N G E.

Tant mieux, si la Grange, autrement appelée Saint-Idelphonse, appartenoit encore à des bergers, Philippe IV n'eût pas laissé cinquante millions de dettes (2), employés en grande partie, à bâtir la Grange, à l'orner d'étangs, de berceaux, de Nymphes, de Tritons, de Faunes, de Sylvains, de Naiades, d'allées, de fallons verts, & autres étalages auxquels ce prince, vain, injuste, voluptueux, sans ordre, sans conduite, prodiguoit l'argent qu'il empruntoit à des commis, à des laquais.

(1) On fait que l'avocat Leclerc, que sir Walter Raleigh, que Gregorio Leti, ne dit pas un mot de tout cela; c'est l'exakte vérité pourtant; je n'invente rien, je n'ajoute rien : pourquoi, pourquoi mentirai-je ? Philippe II. a fait tant de mal, a pris tant de peine, tant de plaisir à se faire craindre, à se faire détester, que pour le rendre odieux, la calomnie est inutile.

(2) Ferdinand, tout juste qu'on le surnomme, ne voulut jamais payer les dettes de son pere.

Pour avoir un parc , pour avoir des jardins , Philippe IV fit démolir cinq à six cents maisons , fit entourer de murs deux mille arpents de terre qu'il prit à son peuple , qui avoit plus besoin pourtant , de racines , de graines , de légumes , d'herbes , de lait , de fromages , que lui de chevreuils , de faisans , de lilas , de poules d'eau , de jasmins , de paniers de fraises , & de bouquets de roses.

Mais l'Espagnol est un paresseux ; ce parc & ces jardins seroient restés incultes , le seroient encore , ne serviroient à rien : il faut voir , il faut essayer , la terre est excellente , elle est toute neuve : que le roi lui même donne l'exemple ; que pendant dix minutes , il conduise , ou du moins qu'il suive des yeux , la herse & la charrue ; qu'il laboure , qu'il fûme , qu'il ensemece un coin de son parc ; que ses mains royales abattent un pan de muraille , & l'on verra si dans ce parc , si dans ces jardins , il ne croit pas avant deux ans , du bled , du froment , des artichauts , des concombres ; & l'on verra si l'orge , les grains , les prés & les champs ne remplaceront pas bientôt , les cailloux , le sable , les genets , la mousse , les joncs marins , qui couvrent les sept huitiemes de l'Espagne.

On a appelé Alphonse III ou IV ; (j'ai oublié lequel) *l'astronome* (1), *l'alchimiste & le magicien* ; on appellera Charles III, *le laboureur* (2). On a gravé sur le cercueil d'Alphonse, un barometre, des lunettes, un grimoire, des globes, un compas, des cadrans, des crayons ; on gravera sur la tombe de Charles, un van, un crible, un fléau, un rateau, un plat de lentilles, une gerbe de bled. Nourrir son peuple, encourager l'agriculture, se passer de fruits, de fleurs, de parc, de ferres chaudes, de chiens, de piqueurs, vaut cent fois mieux que d'évoquer des ombres, de réveiller les morts, de monter sur une tour, d'y rester la nuit à compter, à mesurer, à regarder les étoiles, à tirer le plan, à lever la carte du ciel, & de passer le jour dans un laboratoire, auprès d'un foyer, auprès d'un fourneau, à vuidér,

(1) *Quoi qu'en disent les Espagnols, qui comparent Alphonse à Galilée ; Alphonse n'étoit pas à beaucoup près un astronome consommé ; il connoissoit à peine l'étoile polaire, les pléiades, la grande ourse, la petite ourse ; c'étoit assez pour un roi.*

(2) *Un roi d'Espagne laboureur ! Pourquoi non ? J'ai mesuré, j'ai dessiné, j'ai nivellé, j'ai sarclé, j'ai labouré tout seul, disoit Cyrus, le grand jardin que j'ai à la porte de Babylone ; & quand je me porte bien, je ne dine jamais sans travailler une couple d'heures avec mes jardiniers ; si dans mes jardins il n'y a rien à faire, ou je fends du bois, ou je tire de l'eau, ou je travaille dans mon verger.*

à remplir des alambics , des creusets , des mortiers , des pots , des fioles , des bouteilles , à souffler des charbons , à se vautrer dans les cendres.

L A F L O R I D E.

La Floride est remarquable par un grand nombre de jets d'eau , qui formés par les sources qui descendent des montagnes voisines , sont bien plus clairs , bien plus hauts , bien plus beaux que tous les jets d'eau que nous avons en France.

LE PALAIS NEUF.

Le Palais neuf est achevé. Ce bâtiment , situé à pic sur une montagne , a plutôt l'air d'un couvent de bénédictins , que du palais d'un roi. Les dedans sont tristes , parce que l'édifice en est resserré & massif ; les jardins sont construits en amphithéâtre , ils ont pour cadre le Manzarànès & les monts Pelés , qui s'élèvent par mamelons sur la terre blanche & pierreuse des environs de Madrid.

A R A N J U E Z.

Des troupeaux de bêtes fauves , une position charmante , de superbes espaliers , d'excellents fruits , une vue admirable , font tout le mérite d'Aranjuez.

hors une statue de Vénus. Cette statue trompe : la beauté , l'attitude , l'air de vie fait illusion ; il semble que ce morceau de marbre sent , pense , palpite , voit & respire , & qu'il parleroit s'il vouloit parler.

Le Tage & la Xarama , battent les murs du château ; quand il fait chaud , quand il fait beau , quand le roi n'y est pas , les jeunes filles d'alentour viennent se baigner dans le Tage ; on les voit , on leur parle , on peut les toucher des fenêtres , & corsets , mouchoirs , jupons , rubans , tout est défait , dénoué , ôté , laissé , sur le bord de l'eau.

L E P A R D O .

Le roi chasse beaucoup , mais couche rarement au Pardo ; on a changé en chapelle , on a converti en prie-dieu , le boudoir , & l'ottomane sur laquelle Ferdinand , Phillippe & Charles oublioient , entre les bras de leurs maîtresses , que Turenne gagnoit la bataille des Dunes , que la Meilleraie prenoit Arras , que les Hollandois s'emparoient du Bréfil , que la maison de Bragance montoit sur le trône ; que Macao , que Goa , que Mozambique , que les isles Açores chassoient leurs vice rois , leurs gouverneurs , leurs consuls , leurs au-
diences

diences (1) ; que les Catalans ravageoient la Castille , l'Aragon , s'approchoient des portes de Madrid ; & que les François enfin alloient surprendre au lit , les dames , les demoiselles , les religieuses & toutes les jolies femmes de Jaca , de Soria , de Saragoſſe , de Pampelune & des environs.

LA GUADARAMA.

Des mouches à miel , des hiboux , des corbeaux , des chouettes , un concierge , des chauve-fouris , & des hirondelles habitent la Guadarama.

LA SARSUELA.

On pourroit faire de la Sarfuela un palais enchanté ; mais le parc , les bâtimens , les jardins , tout est négligé. Personne n'habite la Sarfuela , parce que toutes les nuits , une foule d'esprits s'y rassemble pour causer , pour tout casser , pour danser.

L'ESCURIAL.

Pour avoir des pierres , Philippe II fit bâtir l'Escorial au milieu de quatre montagnes qui le cachent absolument,

(1) Parlements ou à peu près.

(1) qui ramassent, qui rassemblent à l'entour, qui fixent & arrêtent au dessus des toits, de la neige, des nuages, des brouillards, que le soleil, depuis deux cents ans, s'efforce inutilement de percer, de dissiper & de fondre.

Ce lieu si fameux, si caché, si humide, si nébuleux & si triste, a coûté soixante millions (2).

Les jardins & le parc sont immenses; mais la terre a si peu de sels, le terrain est si froid, si bourbeux, que les légumes, les fruits, les racines & les fleurs ne peuvent avoir ni force, ni goût, ni coloris, ni parfum.

Le suis descendu dans le Panthéon (3): j'ai vu les tombeaux des rois d'Espagne. A la lueur d'une lampe qui brûle toujours, qui noircit tout, qui empoisonne; j'ai vu tous les trophées, les emblèmes, les drapeaux, les étendards, dont les urnes, les

(1) Ceux qui seroient bien aises d'avoir des détails sur l'Escorial, & de savoir combien on y trouve de cours, de portes, de fenêtres, de reliques, de clous, peuvent consulter la Martiniere, Moréri, Cluvier, Colmenar, Silhouette Caveyrac & beaucoup d'autres, qui ont exactement compté tout cela.

(2) Ainsi quand l'auteur anonyme d'un Essai sur l'Espagne, imprime, je ne fais où, assure que l'Escorial a coûté trente millions, il se trompe seulement de la moitié.

(3) Chapelle souterraine, sépulture des rois seuls. Vendôme qui remit Philippe V sur le trône, Pizarre qui conquiert le Mexique & Cortez, sont tous les trois enterrés dans un trou.

cercueils font tout couverts; j'ai lu toutes les épitaphes, toutes les inscriptions, toutes les devises. Qu'on efface les noms, les sur-noms, les titres des morts; qu'on efface le commencement, la durée, la fin de leur regne ou de leur vie; qu'on efface quelques guerres, quelques fléaux, quelques phénomènes, quelques événemens qui font époque: que ma main se dessèche, que jamais je ne puisse écrire; que je meure demain, tantôt, tout à l'heure, s'il reste un seul mot de vrai.

La galerie de l'Escorial est riche en tableaux.

Au dessus de la place qu'occupe le roi dans le chœur; un St. Jérôme représenté dans son cabinet, les yeux fixés sur une pendule. Ce tableau est excellent, à la pendule près; car sûrement St. Jérôme n'avoit dans sa chambre, ni pendule, ni montre; dans ce temps, on avoit seulement pour mesurer les heures, le jour & la nuit, que l'appétit, le soleil, de l'eau & du fable.

Dans le refectoire des frères, un christ m'a frappé (1). Ce christ est tout en

(1) Ce Christ est de *Juan Fernandez Navarette*, surnommé *le Mudo*, (*le Muet*) parce qu'il étoit muet. Si sa réputation d'honneur, de sainteté, de probité, &c. étoit moins bien établie, notre manière de représenter le Sauveur, pourroit lui faire tort dans l'esprit de beaucoup de monde: moi, je ne voudrois plus qu'on peignît J. C. souf-

sang , Marie pleure au pied de la croix ; & de quoi , & pourquoi pleure-t-elle ? puisqu'elle sait que son fils , mort seulement pour la forme & pour notre bien , ressuscitera quand il voudra.

LA CASA DE CAMPO.

A la Casa de campo , on conserve un arbre superbe : jamais je n'ai vu d'arbre aussi beau , aussi haut , aussi touffu ; on y monte par un escalier ; on y a pratiqué des bancs , des tables , des berceaux ; cent personnes y feroient assises à l'aise , & cinquante , je crois , y pourroient danser.

Que ces beaux arbres deviennent rares ! parce qu'ils doivent nous survivre , nous sommes jaloux ; nous les coupons par jalousie ; nous les volons à la postérité , à nos enfants , que nous privons d'ombre , de bois , de forêts & du plaisir d'aller y entendre le chant , les points d'orgue , les cadences , les éclats harmonieux , les martellements des cailles , des mésanges , des rossignols & autres oiseaux.

frant , mourant , suant du sang , portant sa Croix , couronné d'épines ; je voudrais qu'on le peignit désormais toujours dans le moment de son triomphe , toujours dans le moment où il brise en éclats la pierre qui le couvre , où il réveille , effraie , renverse ses gardes , les apôtres & toute leur suite , en s'élançant du cercueil.

CLIMAT DE MADRID.

Quoique Madrid soit pour ainsi dire sur les frontières d'Espagne, en comparaison des royaumes d'Andalousie, de Valence, de Galice, de Grenade; toute l'année, néanmoins on jouit ici du plus beau temps du monde. Pendant toute l'année on mange à Madrid, on trouve au marché, des abricots, des framboises, des pêches, des cerises, du raisin, des oranges, des prunes & des petits pois.

Quelquefois pourtant, & durant des semaines entières, il regne des bises piquantes, qui refroidissent l'air, dépouillent les arbres, cassent les branches, dispersent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces bises en revanche, balaient, déchirent, effacent les nuages, agrandissent, reculent l'horison, embellissent, éclairent, blanchissent le jour & font briller le soleil de Madrid, d'un éclat, d'une clarté que le soleil n'a point en France.

Rien, rien sur-tout ne surpasse, n'égale la beauté, la fraîcheur de la nuit; on sent la bergamote, le musc, l'œillet, la fleur d'orange, tout l'atmosphère est embaumé. Sur toutes les places, sous tous les balcons, à toutes les fontaines, on chante, on danse, on cause, on pince de la guitare, on joue de la flûte. Non,

jamais au mois de mai , au mois d'août , ni pendant le printemps , ni pendant l'automne , que le soleil se couche , ou qu'il se leve (1) ; non , jamais nos berceaux , nos bosquets , nos Thuilleries , nos cours , nos champs élysées , nos promenades ; non , jamais les bords de la Seine , les rives du Tibre & celles du Rhône , le Lac de Bienne (2) , les bois du Waldeck (3) , les campagnes qu'arrose la Loire , ne rappellent , n'accumulent dans un instant , dans une minute , dans une seconde , tant d'idées , d'images , de souvenirs , de jouissances , qu'en rassemblent les nuits de Madrid , depuis onze du soir , jusqu'à deux , trois , quatre heures du matin. Mais il faut être jeune , il faut avoir vingt ans ; à trente ans on auroit ou trop chaud , ou trop froid , ou envie de dormir ; à trente ans , déjà les fibres , les nerfs , les organes se racornissent , se relâchent ; déjà le feu des veines , le feu de la vie est presque éteint : on n'a plus cette sensibilité brûlante , cette sensibilité universelle ; on n'a plus , je n'aurai plus , j'aurai perdu cette

[1] Quand le soleil se leve , c'est le plus beau morceau du spectacle , c'est le moment de regarder , & nous dormons.

(2) Personne peut-être ne connoît , n'a entendu parler du lac de Bienne ; moi , je le connois bien.

(3) Château à deux mille pas de Soleure.

poussière , cette fine fleur , cette poudre qui échauffe , qui embrâse , qui allume mon sang ; à trente ans , déjà la nuit , la fraîcheur , l'harmonie , les odeurs , l'éclat , le feu , les reflets de la lune , des étoiles , la rosée , le point du jour , le beau temps , le son de l'eau , le chant des grenouilles n'a plus le même charme , le monde est décoloré , est tout changé ; il faut aller se coucher.

COMBATS DE TAUREAUX.

Je vivrois mille ans , j'y penserois tous les jours , je ne concevrois jamais , ce qu'on peut trouver d'attachant , de superbe à ces affreux combats : tout y révolte ; les tauroyeurs font horreur , les taureaux (1) font pitié ; un homme est de pierre , son cœur est doublé de pierre , si ses yeux ne se remplissent pas d'eau , en regardant douze ou quinze assassins tuer de sangfroid , une malheureuse bête , à qui un bâillon passé dans la gueule , une muselière attachée aux

(1) Tous les taureaux qui servent à ces spectacles , sont pris dans les montagnes & dans les bois de l'Andalousie ; pour les attirer hors des forêts , on y envoie des vaches dressées à cela , & dans l'instant que ces taureaux pressés d'amour , sans perdre de temps en caresses inutiles , s'élancent sur elles ; des payfans aux aguets se jettent sur eux , les saisissent par les cornes , par la queue , les attachent , les musellent & les emmenent.

naseaux , ôte les moyens de se défendre , de terrasser , & même de voir celui qui la tue.

Ce qui complete l'atrocité de cette lutte inégale , ce sont les acclamations , les transports , les cris d'un peuple immense ; ce sont les battements , les trépignements de vingt mille mains , de vingt mille pieds , aussi-tôt que le taureau suffoqué de rage , blessé à mort , chancelle , tombe , mugit les derniers soupirs , se roule , se débat , s'étend , se soulève , retombe , se roidit , perd son sang sur la poussière , où des chiens , où des enfants , où des sous-tauroyeurs , se disputent entr'eux la gloire de l'achever.

Et des femmes , qui tremblent à la chute d'une feuille ; des femmes , à qui la piqure d'une épine , d'une abeille , d'un moucheron , arrache des larmes ; des femmes qui s'évanouissent à l'odeur d'un bouquet , qui jettent des cris à la vue d'un éclair , d'une chenille , d'une fouris , d'une fauterelle , assistent à ces combats : fixent les yeux sur une bête qui souffre , sur une bête qui saigne , sur une bête expirante , paroissent compter ses plaies , ses cris , ses crins , ses gouttes de sang , & regretter quand elle expire , qu'elle ne se débatait & ne souffrait plus !

Voilà ces combats , dont on parle

tant ; voilà ces combats que plusieurs papes , que plusieurs rois ont voulu abolir cent fois , mais toujours inutilement ; toujours le peuple s'est attroupé , a menacé , & souvent pour l'appaiser , il a fallu mettre à mort , quarante , cinquante , soixante taureaux (1).

JUSTICE CRIMINELLE.

On laisse vivre en Espagne une infinité de scélérats qu'on feroit mourir ailleurs ; quand ils sont jeunes , on les envoie travailler à Oran , à Puerto-Rico ; &c. quand ils sont vieux , on les laisse pourrir en prison.

Si l'atrocité , si la nouveauté du crime oblige les juges à prononcer la peine de mort , le coupable en est toujours quitte pour la corde. On massolle quelquefois , mais seulement pour les grands attentats ; & ce supplice encore qui épouvante l'imagination , qui dresse les cheveux , est après un coup de foudre (2),

(1) C'est du sang des bêtes , que le premier glaive a été teint. Cet apothegme est bien ancien & bien vrai : oui , c'est sur des bêtes que les premiers brigands s'exercerent : sûrement si l'on n'avoit pas tué des bêtes , la terre attendroit encore le premier homicide. Pour avoir tué son moineau , un enfant autrefois fut mis à mort ; on eut raison : cet enfant étoit un petit scélérat , que l'Aréopage fit bien d'empêcher de grandir.

(2) Oui , un coup de foudre est la mort la plus douce ; je le dis exprès , je ne l'efface pas. Ne vaut-

un coup de mousquet , de canon ou d'apoplexie , la mort la moins redoutable.

Le bourreau , armé d'une massue & d'un couteau , frappe le criminel à la tempe , l'étend mort , le saigne , le foule aux pieds , le coupe en quatre , l'attache à des crocs ou le jette au feu. Cette boucherie qui dure trois secondes , pâlit , consterne , glace tout le monde ; des enfans jettent les hauts cris , des femmes s'évanouissent de peur , avortent aux pieds du bourreau , & depuis long-tems déjà le patient n'existe plus (1).

Au lieu de condamner aux flammes , au lieu d'inventer chaque jour des supplices nouveaux , des tortures , des questions nouvelles ; au lieu d'appeller de delà les monts (2) , des bourreaux , ou plus cruels , ou plus habiles , ou plus adroits ; pourquoi ne pas faire massoler pour tous les crimes !

il pas mieux être lancé par le tonnerre dans le sein de Dieu , que d'y être traîné par une fièvre quarte , par un cancer , ou par la goutte ?

(1) Ce n'est pas à Madrid , c'est à Avignon que j'ai vu massoler ; & l'homme qu'on massola fut conduit à l'échafaud , fut assommé les yeux bandés. Bandonnez aussi les yeux à tous nos criminels.

(2) Quand Mustapha fut empoisonné par son premier médecin ; & par son grand aumônier , on n'alla ni en Chypre , ni en Grece pour chercher un bourreau ; on ne fit ni déchirer , ni écarteler , ni tenailler les coupables ; on les noua dans un sac , on leur donna

Outre que la mort sans la douleur punit assez , fait assez de mal ; outre que les loix ont promis seulement à la société de la débarrasser du coupable , & rien de plus : j'en atteste tous ceux qui assistent à une exécution ; qu'on les appelle l'un après l'autre , qu'on les questionne , qu'on recueille les voix , & qu'ils disent si des tronçons , si des membres sanglants , si une tête pâle , si des chairs , si des entrailles pantelantes , ne leur inspireroient pas plus d'effroi , que des gémissements , des coups de roues , des coups de barre , des chemises de soufre , de la fumée , des flammes , des torches , un brasier ardent , des sarments , des fagots qui petillent.

Quand un brigand , d'ailleurs , est convaincu , est condamné ; quand un prêtre l'exhorte , l'absout , lui pardonne au nom de Dieu , lui promet le ciel , lui en ouvre pour ainsi dire les barrières ; ce n'est plus le même homme , ce n'est plus un scélérat ,

quelques soufflets , & le premier polisson les jeta dans le Bosphore. En Turquie pourtant on scie , on empale , on fait avaler au coupable du plomb fondu , de l'eau forte , de l'huile de tartre ; c'est un conte : on noie , on étrangle tout le monde. Qu'on ouvre pour s'en convaincre le code criminel des Turcs , & l'on verra si du fond de la Corée jusqu'aux Dardanelles , jusqu'aux jardins du sérail , il a jamais été question d'empaler ; de scier , de piler , de couper quelqu'un.

cen'est plus un échafaud, une place publique ; c'est un malade , c'est le lit , c'est la chambre d'un agonisant : il est odieux de le faire mourir en détail , de le faire mourir par piece ; il est odieux de lui faire goûter , sentir , respirer la mort , & de le forcer à maudire , à couvrir d'écume, de crachats, le Crucifix qu'on lui montre , qu'on lui crie de baiser , qu'on lui crie d'implorer.

Ni la jeunesse , ni la beauté ne peuvent désarmer , ne peuvent émouvoir les juges ; les meres infanticides sont pendues ; on ne fuit pas même le code de Charles-Quint , qui laisse la vie à la mere , si l'enfant meurt dans son sein. On vient de pendre tout-à-l'heure , une fille charmante & pleine de graces : la main trembloit au bourreau. Les regards de cette malheureuse , errants sur la foule , sembloient chercher , appeler , attendre le pere de l'enfant. Toi , dont le besoin , l'ennui , l'occasion , plutôt que l'amour peut-être , allumèrent les desirs ; regarde attacher , vois suspendre , vois expirer sur ce poteau , sur ce morceau de bois , celle que tu as couverte de caresses , pressée dans tes bras , accablée de baisers. Alors vingt fois , cent fois , mille fois peut-être , tu lui dis , que tu mourrois , que tu voudrois mourir pour elle : il falloit

donc te charger du crime , il falloit donc t'acquitter , mourir , te faire pendre , dégager ta parole ; c'étoit le moment.

On fouette tous les matins , on enferme pour toujours les filles ou femmes qui se font avorter (1) ; c'est Charles-Quint qui a signé , qui a dicté cette loi : c'est Charles-Quint qui lui-même étouffa , enterra , dit on , l'enfant qu'il eut d'une bouquetiere d'Oudenarde (2).

Et Charles-Quint vouloit aussi qu'on punit de mort les femmes adulteres ; c'est dans un climat aussi brûlant que l'Espagne , dans un climat fait exprès pour l'amour qu'une pareille loi existe ! c'est dans un pays où l'enfant est homme fitôt , où le tempérament parle si vite , parle si haut , où le libertinage des hommes , condamne leurs femmes à n'avoir

(1) Pourquoi punir avec autant de sévérité une femme qui fait périr son fruit ? l'avortement ne détruit , n'anéantit rien , il décompose , il dissout une masse de chair qui n'a ni sentiment , ni vie , il extirpe un polype , un morceau de néant , il casse un œuf Non , non pourtant , *cet œuf étoit un enfant ; déjà la mère étoit mère , elle est très coupable , il faut la punir très-sévèrement.*

(2) Beaucoup d'historiens disent que non : je crois qu'ils ont raison : le fameux dom Juan d'Autriche , l'un des nombreux bâtards de Charles - Quint prouve au reste que ce prince n'étouffoit par tous ses enfants.

que des restes ; où souvent une jeune personne doit par convenance , par l'ordre , pour l'intérêt de sa famille , épouser un vieillard ; doit embrasser , réchauffer , ranimer , respirer l'haleine , attacher sa bouche sur la bouche d'un fatire , d'un monstre , d'un cadavre qui a de l'argent. Sophie , Sophie !

Argent , argent ! tu as produit , tu nourris tous les maux , les fléaux , les crimes de la terre : pour exprimer tout le mal du monde , il ne faudroit qu'un mot , un seul mot , un mot suffiroit , & ce mot seroit : *argent*.

On déshabille les pourvoyeuses , on les frotte de miel , on les garnit de plumes , on les fouette , on les marque , & le bourreau les promene en ville.

Pour peu qu'un tigre eût eu le sens commun , eût eu de la religion , jamais il n'eût condamné les blasphémateurs à avoir la langue coupée (1) : Un blasphémateur n'offense personne , il blesse , outrage Dieu , assez grand , assez puissant pour punir , & qui ayant expès pour cela , la mort à ses ordres , son arsenal tout plein d'armes , la fou-

(1) Le marquis de Vauvernagues a dit : *ce qui n'offense point la société , n'est pas du ressort de la justice*. Cette vérité devroit être la base de tous les codes criminels.

dre à côté de lui , n'a pas besoin de nos bras , de nos bourreaux pour le venger.

Hors *la prison des nobles* , toutes les prisons de Madrid sont des charniers , des latrines ; point de distinction , point de différence entre le prisonnier malheureux & le prisonnier scélérat. A Madrid on confond tout ; souvent le brigand incurable , dont toute la vie n'a été qu'un crime , & le coquin qui commence , & le malheureux qui doit , qui n'a point d'argent , & celui qui pour régaler sa femme , ses enfants , ses amis ou sa maîtresse , a tué une perdrix ou un lapin de garenne , dorment tous les quatre sur la même paille.

Le carcan , le boulet , la marque , la bastonnade , le cheval de bois , le fouet & les présides punissent les fautes légères.

Les présides sont des galeres , on y condamne , on y envoie tout le monde , les officiers même. Pendant qu'ils rament , qu'ils filent ou qu'ils pêchent , leur service compte ; leur temps fini , il n'y paroît plus , ils reprennent leur rang : tout dépend des conventions : chacun a sa façon de voir , chaque gouvernement fait ce qu'il lui plaît ; mais à la honte d'aller aux présides , à la honte d'y porter le bonnet , l'habit , les chaînes , tout

l'accoutrement d'un forçat ; mille gens préféreroient de mourir & d'aller rafsaiier au fond de l'eau les écreviffes de la mer Noire , & les foles du Pont-Euxin.

La juftice Efpagnole , fi indulgente pour certains délits , eft inexorable pour les voleurs d'églife ; il vaut mieux à Madrid & dans toute l'Efpagne , voler fur les grands chemins , crocheter des ferrures , enfoncer des maifons , forcer les portes , égorger le monde , que de prendre à Dieu , à la Vierge , une épingle , un bracelet , un éventail , une aune de gaze , ou un flacon.

En Efpagne , où la génération future doit répondre de la génération préfente , où le crime d'un feul homme tache toute fa famille , toute fa poftérité , où la honte eft héréditaire fouvent par égard pour les familles , le roi commue la peine de mort en une prifon perpétuelle.

Heureufes les contrées où le crime d'un autre n'inculpe perfonne , où celui qui doit rougir , rougit tout feul , où le fouverain ne fait point grace !

Quelle grace ! à ces malheureux , à qui on laiffe la vie ; qu'on leur demande quel cas ils en font ; qu'on leur demande quel plaifir ils trouvent à respirer l'air qui paffe par une lucarne , à voir le jour qui éclaire les voûtes , les murs ,
les

les guichets , les barreaux , la nudité , l'obscurité d'une prison , & qui leur montre les rats , les souris , la vermine qui courent dans leur cachot ; qu'on leur demande s'ils craignent la mort , & l'on verra combien ils rendroient d'actions de grâces au concierge bien-faisant , qui auroit l'humanité de mêler à leurs aliments de l'aconit , du sublimé corrosif.

Non , non , il n'est pas vrai que la mort soit une peine plus cruelle que la prison ; non , l'anéantissement n'est point le dernier supplice ; mille gens disent que sur la roue ils aimeroient encore la vie , ils voudroient suspendre le coup de grace , ils crieroient au bourreau , *attendez , attendez* : qu'ils assistent à une exécution , qu'ils s'approchent de l'échafaud , qu'ils entendent les hurlements d'un homme qu'on rompt , qu'on brûle ou qu'on vient de rompre , & qu'ils jugent si la lumière peut éclairer , si le soleil peut réchauffer encore le malheureux que le soufre étouffe , que la fumée aveugle , qui meurt de soif (1) , qui a les os brisés , dont le sang coule

(1) Il y a quelque temps qu'on roua un homme à Barcelone : pendant deux heures trois bourreaux se fatiguèrent à faire souffrir ce malheureux , & pendant deux heures , à boire , à boire , étoit son cri.

goutte à goutte , & dont les chairs & les membres tombent par lambeaux.

Parce qu'un cadavre n'est bon à rien , parce que les chiens même n'en voudroient pas , on ne cesse d'écrire qu'il faut abolir la peine de mort , qu'il faut mutiler , qu'il faut couper les oreilles à l'image de Dieu , qu'il faut changer les hommes en bêtes , les atteler à des tombereaux , les envoyer s'enivrer , s'empoisonner des vapeurs des mines , ou se perdre dans les déserts. Par pitié , par humanité au contraire , vuidons tous les cachots , toutes les prisons , tous les bagnes ; infligeons la mort pour tous les crimes , faisons mourir sans faire de mal ; massolons tous les brigands , & tout de suite , aujourd'hui plutôt que demain (1) : il vaut mieux cent fois

(1) Malgré que la jurisprudence Angloise paroisse plus douce que la nôtre ; malgré les soins , les égards même des juges pour les coupables , ceux-ci sont traités avec plus de cruauté réelle qu'en Espagne , qu'en France , & que partout ailleurs où le criminel est mis à mort , dans l'instant qu'on lui lit sa sentence. En Angleterre au contraire , l'exécution est différée de six semaines ; ainsi après lui avoir ôté l'espérance , on lui laisse la vie ; pendant six semaines il a sans cesse devant les yeux les angoisses de la mort. Il semble que la loi se repaisse de cette torture de l'esprit , plus barbare que celle du corps ; elle ne livre sa victime à la mort physique , qu'après avoir laissé le plus impitoyable des bourreaux (l'innagination) lui déchirer le cœur en détail , & épuiser , pour la tourmenter , ce que l'idée d'une destruction inévitable a de plus affreux.

être dans le néant , ou avec Dieu , que de trainer des chaînes , de balayer des rues , de rester vingt ans , trente ans dans le même cachot , dans la même place , ou de se promener le reste de ses jours dans des bois , des forêts , des déserts ; où souvent , à moins du plus grand hasard , on peut faire deux , trois , quatre cents lieues , sans trouver à qui parler (1).

Mais quand tous les échos répètent les mots *bienfaisance* , *humanité* , *bien public* , *amour des hommes* ; il est surprenant que personne n'ait pensé à fonder des prix pour les brigands qui quitteroient les bois pour venir demeurer en ville ; jamais les loix n'oublient de punir les crimes ; jamais aucune ne s'est souciée de les prévenir. On oublie que les scélérats sont presque tous célibataires ; on oublie que c'est pendant la nuit que se commettent les plus grands crimes ; qu'en encourageant les mariages , les forfaits seroient plus rares ; une femme chérie retiendrait son mari auprès d'elle ; & peut-être les noms de Ravailac , de

(1] Lors de la confédération de Bar , un de mes amis fut envoyé dans les plaines de Tobolsk ; je ne l'ai pas revu depuis ; j'ai écrit , point de réponse ; je crois mon ami perdu.

Damiens , de Desrues ne falliroient nos annales ; si les coquins avoient aimé (1).

PREDICATEURS DE PLACES.

Soir & matin , tous les jours , à toutes les heures , sur toutes les places , on peut entendre à Madrid la parole de Dieu.

Un moine s'empare d'un coin , d'où , monté sur un banc , sur une table , sur un tonneau , sur une échelle , ou sur une pierre ; il prêche , il harangue , il fait pleurer , il convertit les dévots , la canaille , les désœuvrés & les passants.

Quelquefois la foule est prodigieuse ; tant mieux pour les filous , tant mieux pour les catins ; les uns vuident les poches , les autres arrangent des parties , & le sermon finit par des vols , par des mariages , & par une quête , durant laquelle le prédicateur , d'une voix terrible , charge d'anathèmes & de malédictions le pécheur endurci qui ne donnera rien.

(1) A l'exception de quelques scélérats nés , pour qui le crime est un besoin , un état , une façon d'être , qu'on soit sûr qu'il y a très-peu de voleurs & d'assassins par goût & par choix : c'est la misère qui peuple les grands chemins , qui aiguise les filets , les poignards , les couteaux ; & sur mille malheureux qu'on étrangle peut-être par semaine , depuis Abo jusqu'au cap Finistère , les trois quarts se font pendre pour ne pas mourir de faim.

On ne devineroit jamais qui a dit , qui a appris à tous ces saltimbanques les quolibets , les sottises , les impertinences , les charades qu'ils débitent : on ne devineroit jamais tous les détails dans lesquels ils entrent. S'ils prêchent la passion ou la naissance de Jésus-Christ , il semble qu'ils étoient-là : ils ont tout vu , tout entendu , tout retenu ; ils donnent le signalement d'Hérode , de Ponce Pilate , de Judas , des fatellites & des bourreaux ; ils font le portrait de Marie , de Magdelaine , d'Annè , de Joachim , de la sage-femme , de la nourrice : à les croire , ils ont causé avec les Mages , ils ont vu l'étoile , ils ont déployé les langes , ils ont bercé l'enfant : à les entendre parler de la Judée , de Bethléem , de Nazareth , du Tabor , il semble que les rochers se sont fendus , que le voile du temple s'est déchiré devant eux : à les entendre enfin donner le plan , nommer tous les coins & recoins , tous les buissons du calvaire ; on parieroit qu'ils s'y sont promenés , qu'ils y ont chassé , & qu'ils en reviennent.

Outre ces prédicateurs de places , Madrid a aussi une semaine sainte : toute la ville alors est tendue de noir , les spectacles sont fermés , les cafés sont déserts , le peuple remplit les églises ;

les rues , les carrefours sont tapissés d'autels , garnis de chapelles , jonchés de cercueils. Dans quelque quartier qu'on aille , à quelque heure qu'on sorte ou qu'on se mette à la fenêtre , on est sûr de rencontrer ou de voir passer des croix qu'on traîne , des Madones qu'on porte , des reliques qu'on promène , des hommes qui se fouettent , & des pénitents gris , des pénitents noirs , des pénitents bleus , coëffés , vêtus , déguisés d'une manière si effrayante , si ridicule & si bizarre , qu'il semble qu'ils s'arrangent , qu'ils s'habillent , qu'ils se coëffent exprès pour faire rire ou pour faire peur.

Aussi long-temps que la passion dure , & que les missionnaires prêchent , grands titulados , hidalgos , médecins , avocats , hommes de loix , hommes d'épée , hommes de plume , bourgeois , porte-faix ; tout le monde prie , tout le monde pleure , tout le monde est triste ; les femmes sortent à pied , sans rouge , sans mouches , sans parure , sans panaches , sans tresses ; des voiles , des réfibles , des mantilles , des paquets de fichus , cachent si bien les traits , les cheveux , les hanches , les formes , les contours & les seins , qu'on ne sait si l'on voit un homme , une femme , un spectre , un masque ou un singe.

Mais à peine les missionnaires sont hors des portes ; alors les spectacles s'ouvrent , les cafés , les lieux publics se remplissent ; les catins se montrent , les voiles , les mantilles disparaissent , les fichus sont renfermés , les corsets , les jupons marquent les tailles , laissent voir les seins , laissent voir les pieds.

Et quel fruit en effet attendre de ces homélies , de ces sermons , de ces prônes , ce sont les hommes qui prêchent ! Ce n'est pas aux hommes à prêcher ; c'est aux femmes à qui Dieu conféra le don d'attendrir & de toucher : (1) : sans les femmes , tout savants , tout illuminés qu'étoient les apôtres , jamais le paganisme n'eût été aboli ; jamais le sang des martyrs n'eût coulé. C'est pour plaire à des femmes ; c'est dans leurs bras que les premiers fideles , que les premiers chrétiens , ivres d'amour , ivres de religion ivres de foi , jurèrent de croire à Jesus-Christ , jurèrent de l'adorer , jurèrent de mourir pour lui.

Si c'étoit aux femmes à consacrer le

[1] Si l'on en croit Tacite , César , Justin , &c. parmi les Germains , c'étoient les femmes qui prêchoient. Justin ajoute que l'auditoire de la jeune Biffula , dont Aufonne a chanté les graces , étoit toujours rempli ; que femmes , hommes , enfans , tout le monde fondoit en larmes , & s'en alloit le cœur ferré & pénétré de ce qu'il venoit d'entendre. La primitive église avoit ses diaconesses : faisons prêcher nos chanoinesses.

corps & le sang de Jésus-Christ ; si c'étoit aux femmes à offrir à Dieu les offrandes , les oblations de son peuple ; si c'étoit à leurs pieds qu'on dût aller avouer & pleurer ses fautes ; si l'on devoit rester quelques minutes dans la contemplation , dans le recueillement , les levres collées sur la main , dont alors on recevroit l'hostie , matin & soir , & toujours , partout les préaux , les jubés , les parvis , les sanctuaires seroient remplis ; plus d'incrédules , plus de déistes , plus d'athées : & l'on eût vu Diderot , à genoux.

DES FINANCES.

Chaque mois voit éclore de nouveaux plans ; à chaque heure les administrateurs changent , tous les bureaux sont bouleversés , il y a rarement mille piastras en caisse ; souvent les gallions mouillent encore à la Vera Cruz , à Panama , à Puerto-Bello , qu'ils sont dépensés , dus ou mis en gage ; & quelquefois le roi du Pérou , le maître de la Castille d'or (1) , le possesseur de Quito , de Cusco , d'Arequipa , de Porco (2) ; l'homme enfin , pour qui deux

(1) Contrée du Mexique , ainsi appelée , parce que le sable est d'or , les fleuves charient de l'or , les montagnes sont toutes d'or.

(2) Mines les plus riches de l'Amérique , situées sur la cime la plus occidentale des Cordilières.

cent mille bras fouillent les mines, frappent des piaftres ou pefent de l'or, n'a pas quand il joue , quand il perd de quoi payer les cartes.

Mais où paſſent , où reſtent donc , quel eſt le dragon , quel eſt l'enchanteur qui garde ces lingots , ces tréſors , ces ſommes immenſes , ces caiffes d'argent , ces tonnes d'or qui affluent perpétuellement du Pérou , du Chily , du Mexique en Eſpagne ? Cet argent paſſe en France , en Hollande , en Ruſſie , en Angleterre , ſe change en braſſelets , en Jeannettes , en mitzas , en colliers , en bagues , en vermillon , en eſſences , & retourne en Amérique payer les nuits , orner les ſeins , parfumer les cheveux , briller au cou , pendre aux oreilles , colorer les joues , les levres des négreſſes , des créoles , & des catins du Nouveau-Monde.

La déprédation du fiſc , la pénurie des finances , au reſte , n'eſt pas nouvelle en Eſpagne. L'Europe entière a retenti , s'eſt reſſentie de la banqueroute frauduleuſe de Philippe II : on fait que Ferdinand III & Ferdinand IV ne payoient jamais , ni leur maiſon , ni leur armée , ni perſonne ; que Philippe IV enfin , faiſoit de l'argent de tout , vendoit tout , aurait vendu l'eau , vendu l'air.

MON OISEAU.

Sur ma fenêtre , j'ai un oiseau charmant ; l'espece n'est pas connue en France. Cet oiseau est de la grosseur d'une alouette ; son bec est couleur d'amaranthe ; sa gorge , sa tête , son cou & l'extrémité de ses ailes sont bleu-mourant ; ses pieds sont très-noirs , & ses yeux couleur de feu ; il chante à ravir ; qu'il soit jour , qu'il soit nuit , à trois heures du matin , déjà il commence à chanter ; il réveille , il impatiente tous mes voisins.

Mon oiseau a un goût bizarre ; il se nourrit communément de millet , de jaunes d'œuf , de biscuit ; mais il quitte tout pour les vers luisants , pour les papillons & pour les mouches ; il niche sur du coton. Je n'ai point encore vu d'oiseau si propre ; il se baigne matin & soir : & tous les jours il faut nettoyer , laver sa cage ; il est , dit-on , très ardent , très-constant en amour ; il idolâtroit sa femelle ; elle vient de mourir : mon oiseau , depuis sa mort , ne chante plus , ne mange plus , ne dort plus , reste sans cesse perché sur la même place , & je crains bien , qu'il ne meure bientôt lui-même de douleur , de faim , ou d'insomnie.

HABIT DU BOURREAU.

En Espagne , tous les bourreaux sont en uniforme ; ce devroit être ainsi partout : il ne convient pas qu'un bourreau soit habillé comme moi.

L'ANGELUS.

Jamais , ni la race de Jacob , ni les enfants d'Abraham , ni les descendants de Moïse , ne marquerent leur sabbat par une immobilité si totale , que celle qui glace les Espagnols aussi tôt que l'angelus sonne. Le matin , l'angelus sonne à six heures , & le soir à sept ; alors personne ne bouge , & tout le monde se tait.

COURTISANNE S.

Dès que la nuit commence , douze à quinze cents catins s'emparent des rues & des promenades de Madrid.

Teint brun , jolis pieds , petit front , cheveux noirs , grands yeux , nez de chiffon , grande bouche bien bordée , bien blanche , bien coupée , bien rose , joli son de voix , vous séduit ; vous succombez ; vous montez , & vous forcez , dit-on , malade.

LEGS PIEUX.

Tout le monde ici , se fait enterrer en habit religieux ; on habille les hom-

mes en capucins , les femmes en vifitandines , & les filles en fœurs grifes.

Oùtre l'habit , on charge le mort , de reliques , de médailles , de cordons , d'agnus , de rofaires , qu'on lui attache au cou , aux bràs , aux jambes , & dont on remplit fes manches , fon capuchon fes poches & fon bonnet.

Bariolé , garrotté de reliques , de cha-pelets , l'Efpagnol ne meurt point tranquille ; pour mourir en paix , il faut qu'en mourant , le moribond faffe encore des legs. Auffi , dès l'inftant qu'un Efpagnol riche eft dangereufement malade , deux ou trois efcouades de moines quittent leurs cellules , abandonnent le fervice de l'autel , & accourent vite au chevet , au pied , & dans la ruelle de fon lit. Là , les oreilles rebattues , *d'enfer , de feu , de pénitence , de colere* ; pour éteindre les flammes , pour calmer Dieu , pour chaffer le diable , le malheureux moribond dépense tout fon bien , en meffes , en fondations , en obits quotidiens , hebdomadaires , annuels , & meurt étourdi , inondé , frotté , accablé , fatigué , entouré de cierges , de confeils , de prières , de menaces , de promeffes , de fornettes , d'huile & d'eau bénite.

Le plus fouvent ce ne font pas les médecins qui le tuent. Tel Efpagnol ne mourroit pas fans fes gardes , fans leur

bruit , fans leurs cris. Une ou deux heures de repos , de sommeil , pourroient le guérir souvent ; mais pour son bien , il ne faut pas qu'il guériffe , il ne faut pas qu'il dorme , il faut qu'il meure ; & qu'il meure comme un sot , comme un imbécille , comme un enfant , avec un capuchon enfoncé jusqu'aux yeux , jusqu'aux oreilles , jusqu'au menton.

Moines , ne croyez pas qu'on soit fâché contre vous ; on vous aime , au contraire ; c'est parce qu'on vous aime , qu'on doit vous écarter à l'avenir de nos derniers instans : c'est le cri , c'est le vœu général. C'est au nom de vingt mille âmes , qui , des quatre coins des cimetières de l'Europe , disent toutes ensemble , que des jacobins , des franciscains , des bernardins , &c. ont hâté leur mort ; qu'il faut désormais écarter de nos lits , ces hommes noirs , ces rabats , ces surplis , ces images , ces torches , ces apprêts funébres , qui conjurent , évoquent , appellent la mort , qui doublent , triplent , centuplent l'horreur qu'elle cause , le mal qu'elle fait ; & qui souvent enfin nous font mourir de peur de mourir.

Et je ne crois donc pas en Dieu ? Quelle demande ! Et je veux donc mourir comme une bête , sans curé , sans

confesseur , sans viatique , sans absolution ? Non , non ; mais je veux mourir tout seul , je veux mourir en paix , je veux vivre aussi long-temps que je vis ; je veux , s'il fait chaud , s'il fait beau , je veux qu'on ouvre mes rideaux , qu'on ouvre mes fenêtres. Avant d'expirer , avant de fermer les yeux pour toujours , je veux regarder encore une fois , le ciel , les arbres , les fleurs , les nuages , le soleil , la verdure , la vendange ou la moisson.

Mes parents , mes amis , mes voisins , tous ceux qui m'aiment : je vous aime aussi ; je vous aime encore tout mourant que je suis : recevez mes adieux ; je vous quitte à regret , je ne vous reverrai plus ; mais soyez tranquilles , je fais où je vais , je serai heureux , j'en suis bien sûr. Pour vous , ne croyez plus , ne croyez jamais que Dieu attende notre mort pour nous repousser , pour nous appeller. Depuis long-temps déjà le registre des œuvres est arrêté , les crimes , les vertus , tout est compté. Dieu ne voit plus , n'entend plus , n'écoute plus , ce que promet , ce que dit , ce que fait un malade qui ne fait ce qu'il dit. Dieu lit dans nos yeux , fait depuis long-temps que ces soupirs , ces sanglots , ces psaumes de pénitence , sont des actes , sont des psaumes de peur : Dieu

fait que David lui-même , quand il les fit , étoit malade , étoit souffrant , pouvoit à peine soutenir sa plume , & qu'il trembloit en écrivant.

C A F É.

Je crois que Madrid est le lieu de la terre où l'on prend de meilleur café ; que cette boisson est délicieuse ! plus délicieuse cent fois que toutes les liqueurs du monde. Le vin enivre , la bière abrutit , le cidre endort , l'eau de vie brûle ; mais le café égaie , anime , exalte , électrise ; le café peuple la tête d'idées , d'images ; à l'homme qui a pris du café en abondance , il ne manque plus qu'une femme , une plume & de l'encre.

P O P U L A T I O N.

Il y a cent mille âmes à Madrid. Les environs sont déserts : l'Espagne n'est pas peuplée ; tant mieux. La population est un grand mal , le monde est plus que complet ; il y a beaucoup d'hommes de trop : il y a long-temps que je le crois , & je le croirai , tant que je verrai les hôpitaux remplis , des malheureux qui demandent de l'ouvrage , des fainéants , des valets les bras croisés , des commis m'arrêter aux portes , des moines en habit de masque , & des soldats faire l'exercice.

MANIERE DE RECEVOIR LES ÉTRANGERS.

Des lettres de recommandation , & des feuilles de chene servent également à Madrid.

L'Espagnol , le Castillan surtout , dé-
fiant , silencieux , rêveur , tres-peu ex-
pansif , jaloux à l'excès , abhorre les
sociétés bruyantes , redoute les connois-
sances nouvelles , & craint les étrangers
comme le feu. Un voyageur chargé de
lettres , doit s'attendre à quelques di-
ners , quelques *raisericos* ; pendant les-
quels , le maître de la maison paroît si
embarrassé , si gêné , si triste , qu'il est
très possible de tomber mort à table ,
d'impatience & d'ennui.

L'Espagnol traite avec profusion : la
semaine dernière , chez D... nous étions
douze à table , on servit à peu près
un quintal de viande

Rarement les Espagnols adressent la
parole à quelqu'un ; si on leur parle Fran-
çois , ils vous rient au nez , parce qu'ils
n'entendent pas ; si on leur parle Espa-
gnol , ils rient encore , parce qu'ils enten-
dent mal.

Les domestiques servent en veste &
en papillotes ; ils sont tous , si sales ,
si laids , si noirs , qu'ils font peur & mal
au cœur : il sont si petits , si trapus ,
si

si rabougris , qu'il semble que la nature n'a pas voulu les achever.

MAISONS.

Les habitants de Madrid aiment beaucoup les appartements vastes. Le vestibule , mais l'escalier sur tout , est , si l'on peut le dire , la plus belle piece de la maison.

Le salon est meublé d'images , de carreaux , de fauteuils fort-bas , de chaises fort basses , & de glaces ; le reste de l'hôtel est garni de morceaux de miroirs , de lambeaux de tapisseries , de fouricieres & de toiles d'araignées.

En général quelque riche que soit un Espagnol , il n'y a jamais qu'un lit dans sa maison ; & ce lit encore est un lit titulaire , un lit de parade , si on peut le dire , où personne ne couche. Monsieur couche sur un grabat ; madame couche sur le même , ou sur un autre ; les enfans dorment sur des nattes , les domestiques par terre ; l'été dans la cour , l'hiver à l'écurie. Les femmes ont une chambre , de la paille ou des feuilles.

HERMITES.

L'Espagne est inondée d'hermites : ce sont des gens qui , errant de ville en ville , & qui , sans être assujettis à aucune espece de regle , font le vœu

solemnel de vivre aux dépens de qui il appartiendra. On reconnoit ces vagabonds à une barbe très-longue , à un uniforme de bure , à un chapelet énorme , & enfin à une madone de bois ou de plâtre qu'ils offrent à baiser à tous les voyageurs & à tous les passants.

Ces hermites entourent les auberges : les plus timides restent dans la cour , sur l'escalier ; les autres montent dans les chambres. Ce matin, j'en avois trois à ma porte. Pourquoi ne pas forcer ces drôles à rester chez eux , & à s'y occuper pour éviter l'ennui ?

R E N D E Z - V O U S .

C'est sur les bords du Manzarànès , au Prado , à la porte d'Atocha , c'est ailleurs , que les habitants de Madrid vont , pendant la nuit , attendre ou chercher leurs maîtresses : pendant le jour , c'est dans les temples. Souvent c'est dans les confessionnaux , dans les chaires , c'est sur des marches qu'on vient de baiser , où l'empreinte des lèvres paroît encore , que bientôt oubliant Dieu , la Vierge , les saints , les anges & l'univers entier , vingt à trente couples d'amants , s'embrassent , se pressent , se complimentent au pied du maître-autel.

Que ceux qui proposent de compter désormais l'amour & la jouissance au

nombre des sacrements ; que ceux qui soutiennent qu'il n'est point d'harmonie plus digne de l'Eternel ; qu'il n'est point de spectacle plus digne de ses regards , que le bruit des soupirs , le bruit des baisers , les étreintes , les commotions , les convulsions , la crise , l'agonie de l'amour , aimeroient à trouver , dans les temples de Madrid , de jeunes gens qui , conduits par l'instinct , par une sorte d'inspiration divine , vont invoquer , implorer , adorer Dieu , & croient lutter avec lui , si l'on osoit le dire , de bonheur , de grandeur & de puissance.

J'entends crier , des quatre parties du monde , *impiété* , *sacrilege* , *attentat*. Pourquoi crier ? Je ne suis point un impie. Toujours j'ai cru , je crois encore , que les mystères , que les caresses de l'amour ne peuvent profaner un temple : le Très-Haut préside lui-même à ces caresses ; peut-être & sans doute , par cet extase incompréhensible , par ce délire sacré , par cet évanouissement divin , durant lequel , Dieu , l'homme & la femme sont anéantis , sont attachés , sont confondus , sont abimés ensemble ; Dieu a voulu nous révéler , nous expliquer , nous faire comprendre le mystère de la sainte Trinité.

Et nous attendons les ténèbres , nous

évitons tous les regards , nous nous cachons derriere la nuit ! Dieu nous donna pourtant l'exemple du contraire : il étoit midi , quand il fit l'homme ; tous les anges étoient là. Si Dieu eût voulu nous créer dans les ténèbres & sans témoins , il étoit le maître ; il eût changé le plan de la création ; il eût fait l'homme avant la lumiere , afin d'avoir alors , le cahos pour se cacher.

D E S I M P O T S.

Rien de plus multiplié , de plus exhorbitant , de plus mal assis , que les impôts qu'on paie en Espagne : rien de plus onéreux pour le roi , de plus coûteux pour le peuple , que la maniere dont on les perçoit. Depuis longtemps on tâche d'y remédier ; c'est en vain : les projets qui naissent en foule , restent tous sans exécution.

T A B A C D' E S P A G N E.

Ici , on désire du tabac de France ; pour s'en procurer , on s'expose à la mort. En France on veut avoir du tabac d'Espagne ; tel est l'empire de l'opinion. Ce qu'il y a de certain , c'est que le tabac de France vaut mieux à tous égards. Quelque mauvais qu'il soit , il est pur du moins ; & le tabac

d'Espagne ne doit sa ténuité & sa couleur qu'au rubricata , mine de fer , ocre ferrugineux , qui renferme un principe magnétique dont l'analogie , avec le cerveau , n'est pas encore bien démontrée.

DES SPECTACLES.

Madrid a deux salles de spectacles , qui n'offrent dans toutes leurs parties , que des édifices mesquins , dont les dégagements sont en si petit nombre & si étroits , qu'il faut une heure pour entrer & une heure pour sortir.

Hors quelques pieces de Calderon , de Lopez , de Moreto , de Solis , & quelques tragédies de Voltaire , de Racine , traduites en Espagnol ; on ne représente que des farces.

Le spectacle dure ordinairement trois heures , pendant lesquelles Lopez , Calderon & autres , font faire aux comédiens le tour du monde , souvent même , le globe est trop petit ; les actrices & les acteurs , alors , partent pour le ciel ou pour l'enfer , en ramenant des saints , des diables , des apôtres , & reviennent avec eux , danser , chanter , rire , pleurer , se battre , & finir la piece (1).

(1) Dans Saint-Amaro , tragédie de je ne fais qui ,

Les entr'actes sont égayés par des tonadillas, charges assez plaisantes & fort lubriques : ce sont à tous momens, des baisers, pris, favourés, avec une volupté singulière.

Les actrices sont très jolies.

On est assis au parterre ; on y cause comme dans la rue : on y vole les montres.

Les prêtres, les moines, les hermites, les religieuses, vont au spectacle ; & quelquefois dans la même loge, on voit des cocardes, des capuchons, un bandeau, une gorge nue, une tête rasée, un plumet, une guimpe, des chapeaux ronds, des chapeaux plats, & des chapeaux de fleurs.

Aucun costume quelconque ; les comédiens sont sur le théâtre comme chez eux. Souvent Tancrede est en veste, Orofmanc en redingote, Zaïre en bonnet de nuit, Bajazet n'a point de turban. Le magasin ne fournit rien, excepté les perruques, les gants, les bottes fortes, les moustaches & les manteaux.

Il y a très-peu d'actrices, des hommes remplissent quelquefois les rôles

la scène se passe successivement en Suisse, en Chine, à Genève, au Pérou, en enfer, dans le paradis ; enfin, où des anges emportent le Roi.

de femmes. Souvent une heure se passe avant que la toile se leve , parce que la duegne, la reine, la soubrette , ou l'amoureuse n'a pas encore la barbe faite.

Le parterre & les loges sont inexorables ; on siffle à tout rompre. La garde menace , crie , frappe en vain ; quelquefois , lasse de crier , de frapper , elle siffle comme les autres. Hier , depuis le commencement de la piece jusqu'à la fin , tous les acteurs furent sifflés , hors un seul , fort mauvais pourtant , mais fort vieux , que sûrement on ne siffla point , par attention pour son âge.

Les comédiens Espagnols peuvent jurer , témoigner en justice ; ils peuvent aller au sermon , entendre la messe , faire leur pâque , si cela leur plaît : rien ne les distingue pendant leur vie ; rien ne les flétrit quand ils sont morts. Très-libre à Dieu d'exercer sur leur ame , ses jugemens & ses vengeances ; les Espagnols , en attendant , n'ont pas la cruauté stupide , (1) , de refuser à des cendres , qui ne sentent rien , qui ne voient rien , coupables de rien ,

(1) En Angleterre on fait beaucoup mieux encore ; dans le même temps à peu près , que nous trainions à la voirie , les restes inanimés de la belle Lecouvreur , les Anglois portoient à Westminster & enterroient Mlle. Ofeld , entre Charles II. & Marlboroug.

des messes , une pierre , une fosse , une croix & quelques gouttes d'eau.

AUTO-DA-FÉS.

Depuis un siècle , les auto-da-fés sont assez rares ; quelquefois seulement , pour égayer le peuple , pour que les bourreaux ne se rouillent pas , pour faire plaisir à Dieu , pour lui faire respirer l'odeur d'un sachet de fumée , pour obtenir du ciel , de la pluie , du beau temps , de bonnes olives & du bon vin ; les Espagnols brûlent quelques forciers.

Il y a deux ans qu'on brûla à Séville , une femme jeune & belle , accusée de savoir l'avenir par cœur , & convaincue , tantôt d'aller au sabbat , tantôt d'attendre dans son lit , Asmodée , Belsebuth , Zabulon , Astaroth & Lucifer , qui tour-à-tour , soupoient , couchoient , montoient chez elle , à un signal convenu.

Il y a vingt jours , qu'un tailleur aussi forcier , mais plus heureux , en fut quitte pour les étrivieres. Je ne parle pas du comte Olavidès , trop de gens en ont parlé.

C'est presque toujours le premier de l'an , que l'inquisition choisit pour faire exécuter ses jugements : il semble que

le saint office garde cela à Dieu pour étreennes.

C'est dans l'église des dominicains , où l'on lit au criminel son procès & sa sentence : c'est à l'issue d'un sermon qu'on le traîne sur la grande place , pour entendre la messe , pour communier & pour être brûlé. On dresse à cet effet , un échafaud , un autel & un bûcher. *Ite missa est* : sert de signal pour jeter le malheureux dans le feu. On asperge le bûcher , l'autel , le patient , la foule ; on chante *le misérere* ; & à chaque verset , le bourreau arrange , remue , retourne le cadavre & les tisons.

C E M A T I N.

Comme les environs de Madrid sont beaux ! Je suis debout depuis quatre heures : déjà j'ai fait deux lieues dans les rues , aux promenades , hors des portes. Le matin , que la nature est belle , sur-tout quand il a plu la veille ! Il a beaucoup plu hier. Nous sommes au mois de Juin. Avec quelle volupté , quelle lubricité , j'ai respiré la fraîcheur , j'ai regardé l'herbe , j'ai regardé les arbres , j'ai écouté les oiseaux , j'ai senti l'odeur délicieuse du foin coupé ! Voilà les vraies , voilà les seules jouissances , elles sont à nous , dépendent de nous ; nous ne les voyons

pas , nous n'en voulons pas , parce qu'elles ne coûtent pas.

L É G E N D E.

La légende Espagnole fourmille de saints , qu'aucun pays ne fête , ne connoit.

Si l'on en croit le plus grand nombre des babitans de Madrid , tous ont un saint dans leur famille ; & je connois vingt femmes ici , qui ont le bonheur inestimable , d'être , où meres , ou sœurs , ou nieces , ou veuves d'un saint.

On vient de canoniser un moine Hiéronimite , qui pendant cinquante ans , qu'il est resté dans l'ordre , n'est jamais sorti de sa cellule , n'a jamais parlé , jamais ri , jamais lavé ses mains , jamais coupé ses ongles ; & cela pour plaire à Dieu , pour faire sa cour aux saintes , & pour montrer aux anges , des mains sales & des ongles longs comme mon doigt.

Benoît XIV répétoit sans cesse : *qu'on n'accuse pas Rome d'ouvrir au plus offrant , la porte du ciel.* Rien dans le monde cependant , ne coûte si cher qu'une canonisation ; tout cet argent passe à Rome , reste à Rome , & c'est pour le pape ou pour les siens ; j'en suis sûr.

Soyez honnêtes gens , mais ne vous avisez jamais de devenir sainte ; disoit souvent

à ses enfants , un oncle à la mode de Bretagne du cardinal Borromée : *C'est la canonisation du cousin qui a ruiné la famille ; c'est sa fureur de faire des miracles , qui vous réduit à l'aumône.*

Au reste , depuis que les bourreaux payens ne peuplent plus le paradis ; depuis que la manie de courir la Terre-Sainte est passée , le ciel est désert ; mille fauteuils de saints resteroient à prendre , s'ils n'étoient pris par quelques imbécilles , quelques fous , riches , dévots , silencieux & mal-propres.

Voilà les gens qu'on nous propose pour modèles ; c'est là les gens qu'il faut fêter , qu'il faut prier , qu'il faut invoquer. Car depuis que l'on canonise pour de l'argent , qu'on me cite pour saint , un homme de bien , un homme de bonne compagnie , un homme enfin que j'aurois voulu voir.

LE COUVENT DE L'ESCALESSAS.

Ce monastere de filles , qui autrefois servoit de serail aux rois , aux infants , aux grands d'Espagne , est encore fameux , par les intrigues amoureuses de ces épouses de Dieu , qui , très-souvent dit-on , font des enfants , qui ne font pas de lui.

D E S V I V R E S.

Les vivres ne font pas très-chers ici : quatre personnes peuvent aisément se nourrir avec sept francs par semaine.

Le mouton frais ou salé , bouilli avec des poids , des fèves & des oignons est la nourriture ordinaire du peuple.

Les pauvres mangent des pommes de terre.

Plus précieuse mille fois , que tout l'or du Nouveau monde , soit célèbre à jamais , délicieuse , abondante & salutaire racine ! Pomme de terre , multiplie , crois , germe partout ; sois partout un signe sacré , un signe visible , qu'il existe un Dieu , qui du haut du ciel , veille à ce que tout le monde trouve ici bas de quoi manger.

GARNISON DE MADRID , TROUPES ESPAGNOLES.

La garnison de Madrid , doublée depuis la dernière révolte (1), consiste maintenant en dix mille hommes.

Le soldat Espagnol , qui a huit sous par jour , est en général si sale , ses

(1) Le peuple se révolta parce que le Roi aimoit la marquise de Squilace.

armes sont si mal en ordre ; il est si sobre , il vit si mal , qu'on ne devine pas , ce qu'il peut faire de son argent.

Des habits beaucoup trop courts , déchirés , remplis de taches , des cheveux sans poudre , d'autres poudrés , des cadettes mal faites , des queues inégales , des catogans inégaux , ôtent aux régiments tout le charme du coup-d'œil.

Le soldat Espagnol passe pour supporter sans murmure & très-long-temps , le chaud , le froid , la fatigue & la faim : il a la réputation en outre , de soutenir parfaitement le premier choc : mais aussi-tôt qu'il voit son sang couler , que son camarade tombe mort ; alors , dit-on , il perd la tête , il quitte ses rangs & prie. Voilà ce qu'il fit en effet , à la bataille de Ramillies , en Lombardie , dans le Milanez , en Hollande , dans le Parmesan , &c.

Chaque régiment a sa musique ; il ne feroit pas aisé néanmoins de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure , un trompette qui sonne juste , un hautbois qui joue en cadence. Les Espagnols n'ont point encore songé à l'influence d'une bonne ou mauvaise musique , sur le sort des armes (1) ; ils

(1) Jamais les Anglo-Américains n'eussent remporté

n'ont point compté le nombre prodigieux de braves gens , à qui des tambours & des fifres sans oreille ont coûté la vie ; ils ne savent point , que si le roi de Prusse a dû une partie de ses succès , à son activité , à ses talents militaires , à ses marches rapides & couvertes , à ses généraux (1) , au choix heureux de ses campements ; il doit , les victoires de Rosback , de Lignitz , de Torgaw , à ses trompettes , à ses fanfares , à ses clairons , à sa musique Allemande , dont les sons , dont les accents ; pleins , nourris , nerveux , hardis , vraiment guerriers ; vont chercher l'ame , la pénètrent , la remuent , l'enivrent , l'embrasent & la disposent à s'en aller , à nous quitter sans nous regretter.

Phonneur des journées de *Germain-Stown* , de *Brindiwine* , de *Wrentow* , sans leur excellente musique.

Si lors du siège d'Argos , Démétrius avoit eu de bons trompettes dans son armée , Argos eût été prise , les Argiens vaincus , leurs murs renversés , leurs fortifications rasées.

Pour tenir tête à la France , au roi de Sardaigne , à la république de Berne , peut-être n'a-t-il manqué à Genève que des musiciens d'accord.

Enfin si le capitaine général , avoit fait jouer des fanfares , devant le port d'Alger , peut-être n'auroit-il pas été obligé de se rembarquer , peut-être son nom ne seroit pas en horreur en Espagne ; peut-être son effigie n'auroit pas été traînée dans tous les ruisseaux , brûlée dans tous les carrefours de Saragoſſe & de Barcelone.

(1) Surtout à son frere Henri.

Le soldat Espagnol déserte rarement : outre qu'il aime sa religion , sa patrie , qu'il est fait à son climat ; il fait qu'aucune puissance ne le paieroit mieux , & même aussi bien.

La discipline Prussienne a franchi les Pyrénées. La place d'armes de Madrid retentit de coups de sabre & de coups de bâton.

Si tu bouges , je te fends en deux , disoit , il y a quelques jours , un sergent à un soldat qui bougeoit : je l'ai entendu. Les peines militaires sont les mêmes qu'en France.

Un soldat qui manque à l'appel est appointé de garde ; peut-être vaudroit-il mieux qu'on le privât de l'honneur de la monter ; le service cessant d'être une peine , une corvée , pût être regardé désormais comme une récompense.

Les passe-droits sont très-rares : les grades s'accordent à l'ancienneté , aux talents , aux cicatrices.

En Espagne , point de colonels-enfants , qui disent , ailleurs : *mon régiment* ; comme s'ils achetoient *leur régiment* , à Angole , à la côte d'Or , ou à Congo , pendant la foire des negres.

On crie beaucoup contre le célibat des prêtres : & pourtant en Espagne , comme partout , on ne veut pas que le soldat se marie. Moi , je n'y entends rien ;

qu'un homme de l'art en décide ; mais il paroît , qu'un régiment ne devoit jamais changer de garnison : il paroît qu'on devoit changer la destination des caernes , & faire marier chaque soldat , avec la femme , la fille ou la servante de la maison , où son billet l'envoie loger.

Qu'on ne croie point que les plaisirs de l'amour ôtent les forces , énervent le courage (1) ; qu'on ne croie pas , qu'il n'y ait nulle convenance entre des panaches & des fuseaux , entre des jupes & des cocardes , entre des sabres & des cornettes , entre des fusils & des rubans.

Qu'on ne croie plus , que le bruit des armes , les cris des enfants , les chansons des nourrices , les noms de *Lolo* , de *Bubu* , de *Prêt-à-Boire* , de *Sans-Quartier* s'accorderoient mal. Les trois cents Thébains qui suivirent Léonidas aux Thermopyles , avoient chacun , femme & enfants. Tous les Spartiates , tous les grecs , tous les Romains , tous les Turcs qui combattirent à Marathon , à Salamine , à Leutres , à Pharsale , à Lépan-

(.1) Les Lacédémoniens étoient dans l'usage de mener dans leurs armées une troupe de jeunes gens qu'on appelloit (*la bande amoureuse*) c'étoit toujours ces jeunes gens , qui engageoient le combat , & qui restoient les derniers sur le champ de bataille ,

mariés ,

the , étoient mariés , ou fiancés , ou promis , ou amoureux ou prêts à l'être.

On pend ici tout foldat qui s'endort en faction. L'homme éveillé qui a fait cette loi , ne favoit pas , fans doute , que le sommeil est le besoin le plus impérieux ; que le sommeil est aussi indépendant de la volonté de l'homme , que le battement de son cœur , & la circulation de son sang.

Ailleurs , aussi , on ne s'endort point impunément. Pendant les grands froids de l'année dernière , un grenadier s'endormit dans sa guérite ; le commandant de la ronde , tua ce malheureux pour le réveiller.

L E P R A D O .

Le Prado est une promenade publique ornée d'allées , de fontaines. L'habitant de Madrid passe pour être gai ; moi je le crois triste. Hier avant souper , je me promenai au Prado pendant deux heures ; j'étois au milieu de six mille âmes , & je n'entendis pas le plus petit éclat de rire.

C A C H O T S .

Outre que les cachots en Espagne sont beaucoup plus obscurs , beaucoup moins grands que les nôtres ; on y

E

attache si bien ceux qu'on y jette , qu'absolument ils ne peuvent remuer. Dans les prisons criminelles de Madrid , j'ai vu trois contrebandiers , ainsi garotés ; & peut-être dans le moment où je parle d'eux , ces malheureux sont-ils encore immobiles dans la place , dans la posture où je les trouvai.

HOPITAL DES FOUS.

Il y a beaucoup de fous à Madrid. L'amour , la religion , & la chaleur du climat tournent la tête aux Espagnols.

La folie Espagnole est une folie tranquille : sur cens fous à-peu-près enfermés aux petitesmaisons, trois seulement sont furieux , les autres battent la campagne.

Un de ces fous a un genre de folie extraordinaire , il a pris son nom en horreur. La première fois qu'il s'entend nommer , il pâlit , il rougit , il jaunit : toutes les couleurs de l'arc-en-ciel , teignent son visage tout-à-tour & dans l'instant , si l'on continue à l'appeler , il grince des dents , écume , roule les yeux , mord ses barreaux , se jette par terre en poussant des cris affreux. Son accès de folie diminue peu-à-peu ; il pleure , il paroît étonné , confus de son état , de sa fureur ; il va se coucher ,

il s'endort : il est à son réveil aussi sage que ceux qui le gardent (1).

Personne encore n'a pensé à aller transcrire , à faire un recueil de ce que l'ennui & les moments de raison , ont pu faire crayonner à un fou sur les murs de sa loge. Dans ces cerveaux autrement pétris , autrement organisés que les nôtres , il pourroit germer des idées neuves , hardies , extraordinaires , des extravagances sublimes ; on pourroit grossir le volume , de ce qu'on trouveroit écrit dans les cachots. L'ame bourrelée d'un scélérat , l'incertitude de son sort , l'image de la mort , les instruments de son supplice , l'enfer qu'il craint , & le ciel qu'il espère , pourroient électriser , allumer sa tête , & lui fournir des idées que n'auroient pas un génie.

Cette proposition paroîtra bizarre , n'importe : qu'on essaie , qu'on commence le recueil , & peut-être verra-t on quelque jour , un cours de raison , de probité , de sagesse , de morale , sortir des cachots & des petites-maisons.

D E S R U E S.

Toutes les rues de Madrid sont lar-

(1) C'est du concierge de qui je tiens ces détails : je n'ai pas été tenté , l'idée seulement ne m'est pas venue de tourmenter ce malheureux , en l'appellant Juan Heredia : c'est son nom.

ges , bien percées , bien alignées : presque toutes sont ornées de chaque côté d'un trottoir , pavé de grandes pierres , interdit aux voitures & aux chevaux.

Le luxe des carrosses , la manie d'avoir équipage , est à proportion gardée tout aussi ordinaire à Madrid qu'à Paris ; mais graces aux trottoirs , qui bordent les rues , jamais personne n'est écrasé. .

FAUTES PERSONNELLES.

Un homme très-bien né fort de chez moi : il m'a demandé si je voulois l'emmener , le prendre pour laquais : il faut qu'il s'expatrie , dit-il , il faut qu'il serve , parce que son oncle , négociant à Buénos Aires , vient d'y être pendu.

On a dit cent mille fois , *les fautes devroient être personnelles* ; on le répétera cent mille autres fois , & jamais le préjugé ne pourra être anéanti. N'y auroit-il pas un tempérament à prendre ?

Si la justice n'a pas assez d'une victime ; si les hommes veulent éternellement se laisser brider par le préjugé ; s'ils veulent constamment se traîner , ramper , s'endormir aux pieds de l'opinion ; ne seroit-il pas plus naturel , & même plus juste , que la honte eût un effet rétroactif ; & qu'au lieu d'aller tacher , d'aller punir nos descendants , elle remon-

tât à nos ancêtres ? C'est le sang de nos peres qui coule dans nos veines ; ce sang , pour ainsi dire , est complice de nos crimes , & la posterité , qui n'étoit pas , n'y peut rien , n'a rien fait , n'est point coupable ; il est injuste de la déshonorer , de la châtier ; il est injuste de verser & de perpétuer sur elle , la honte & l'opprobre , qu'elle n'a point mérités.

Mais où avons-nous pris cette façon de penser ? Dans quel code , à quelle page avons nous lu : *il faut que la honte soit héréditaire* ? Quelle est la nation qui a fait comme nous ?

Chez les Romains , chez les Germains , chez les Sarmates , chez les Vandales , chez les Lombards ; parmi ces nations belliqueuses , tout finissoit avec le coupable.

A Rome , ceux qu'on précipitoit de la roche Tarpéienne ; & du haut du Capitole , tous ceux qu'on jetoit dans le Tibre ; tous les conjurés de Catilina n'imprimerent aucune tache sur le front de ceux qui leur tenoient par les liens du sang. Et ce préjugé du sang , eût été pardonnable chez les Romains , qui avoient le tribunal domestique.

On auroit pu dire aux Romains , dire aux peres , dire aux familles : de quoi vous plaignez vous ? Vous aviez le droit de juger , de punir , de châ-

tier vos membres ; on vous punit de ne l'avoir pas fait.

Les Anglois , nos voisins , n'ont point à rougir de ce préjugé barbare. En Angleterre , où les fautes sont personnelles ; en Angleterre où le lord maire , & le vice-roi d'Irlande auroient épousé , sans répugnance , les nieces de Malagrida ; en Angleterre , où j'aurois pu dire sans baisser les yeux : *Cartouche est mon beau-pere* , où j'aurois pu offrir mon bras à la fille de Pugatschew : souvent le même char traîne , à Tyburn , à l'échafaud , un baronnet , un manoeuvre , un lord , un paveur ; & le lendemain à Windsor , à la bourse , à Drurylane , au club , au cabaret , on embrasse , on félicite les parents du coupable , de qui le supplice , va rendre les amis , les concitoyens plus sages.

Dans tous les pays du monde , en effet , ne pourroit-on pas dire aux parents d'un criminel : pourquoi rougissez-vous , de voir pendre votre fils ou votre cousin ? Que pourroient-ils répondre , si on leur disoit : *félicitez-vous , au contraire , votre parent vient de se rendre utile en se faisant pendre : son supplice est un conseil , une leçon ; sans cela peut-être , il n'eût jamais servi à rien ; sans cela , il eût été inutile qu'il vint au monde ; son supplice excuse sa vie , & sa mort le rend digne d'avoir vécu.*

DE LA VIERGE.

Chaque Espagnol regarde la Vierge, comme une parente, une amie, maîtresse toute puissante; toujours prête à l'écouter, toujours prête à l'exaucer, toujours occupée de son bonheur. Aussi le nom de Marie, passant sans cesse de bouche en bouche, est mêlé à tous les compliments, à tous les souhaits, à toutes les demandes. En écrivant, en parlant, en citant, en racontant; c'est toujours la Vierge, qu'on prend pour garant, pour témoin, pour caution. C'est au nom de la Vierge, qu'une femme, qu'une fille, trompe son mari, aime son amant, reçoit une lettre, fait la réponse, donne de ses cheveux; envoie son portrait, accorde un rendez-vous; & c'est vers la Vierge enfin, que s'échappe toujours le premier soupir & le premier cri.

Le portrait, la gravure, la filhouette de Marie, est dans tous les coins, dans toutes les rues, sur toutes les places, dans toutes les maisons de Madrid : elle est par-tout. Il est inoui, la consommation de feuilles, de fleurs, de lilas, d'épines fleuries, de taffetas, de pompons, qu'on fait ici pour parer, pour mettre à l'abri, pour fleurir, pour couronner la Vierge; il est inoui, la quan-

tité de mains occupées fans relâche , à monter fes bonnets , garnir fes jupons , peindre fes rubans , broder fes manches.

FORCES MARITIMES.

La marine Efpagnole confifte en fept vaiffeaux du premier rang , en quarante & un du fecond , onze du troifieme. Les Efpagnols ont en outre quatre galiotes à bombes , deux goaletes , fept demi-galeres , huit hourques , trois brigantins , une corvette , fept paquetbots.

Cette marine , comme on le voit , n'eft pas fi formidable qu'on l'a pu croire : & les Efpagnols ont tort.

Ils n'ont d'autre exiftence que par la mer & fur la mer ; ils poffèdent en Amérique fept mille lieues de côtes ; ils ont en Afie des poffeffions immenfes : il faut les garder , il faut les protéger ; cent quarantequatre bâtimens ne peuvent pas fuffire.

La paix eft-faite. Toutes les puiffances paroiffent contentes , paroiffent tranquilles ; & l'Europe eft néanmoins dans un moment de crife , dans un état violent , qui doit produire des traités , des alliances , des arrangements , des échanges , des arrondiffemens & des conquêtes.

Je ne fais ; mais sûrement , ce n'est point pour se promener , pour prendre l'air , pour voir le pape , les cardinaux , Naples , Portici , les laves du Vésuve , que Joseph voyage. Ce n'est point en vain , que les ports de Cherson , de Théodolia , de Sébastapolis se remplissent de bâtimens ; & si je ne me trompe , avant quatre ans , Saint-Pierre de Rome , Sainte-Sophie , le sérail , le château Saint-Ange , les Dardanelles seront pour jamais démolies , & la face de l'Europe entière sera changée par un homme & par une femme.

Attendons , nous verrons. Il est plus aisé de raconter les exploits de Joseph & de Catherine ; qu'il n'est facile de les prédire.

ÉDITS DU CONSEIL.

ORDONNANCES DE LA P O L I C E.

C'est au bruit du tambour , & c'est le bourreau qui publie ici les ordonnances & les édits. Cet usage paroît singulier : j'ai cherché à en pénétrer la cause , je n'ai pas pu la deviner ; je l'ai demandée , on n'a pu me le dire. Quelle sanction , quel poids peut conserver un édit quelconque , après avoir passé par

la bouche d'un bourreau , d'un homme infame (1) ?

A propos d'infamie , à propos de bourreau : cet homme doit-il être avili ? Oui. Partout le bourreau , sa femme & ses enfants doivent faire une classe à part ; mais comme l'infamie est partout une peine réelle ; comme il est injuste d'isoler , de punir un homme , qui très-souvent pense mieux , vaut mieux que la plupart des gens qui le fuient , le méprisent , & rougiroient de causer avec lui : la fonction de bourreau , devroit être remplie par un scélérat , à qui on laisseroit la vie , qui bien logé , bien nourri , & condamné à une prison perpétuelle , en fortiroit seulement pour les exécutions.

On dira que le métier de bourreau n'est point aisé ; on dira vrai : mais qu'on maffolle pour tous les crimes , alors ce métier sera très-facile : il ne faudra plus , ni apprentissage , ni coup d'essai , ni chef-d'œuvre , & le premier venu fera assez favant.

LE FANDANGO.

Jamais , ni ces pyrriques voluptueu-

(1) A Athenes toutes les Loix se publioient au son du cistre, cela valoit mieux : le cistre commandoit l'attention , préparoit les esprits à l'obéissance & peut-être aussi , aidait les Athéniens à retenir la Loi qu'on publoit.

ses , tant courues des Romains ; ni ces pantomimes dont parle Homere , ni ces danfes des Saliens , tant célébrées par Denis d'Halicarnasse , n'approcherent sûrement *du fandango* (1). Je parie que l'anachorete qui mange le plus de laitue , qui prie le plus , qui jeûne le plus , qui se fouette le plus , ne voit pas danser le *fandango* , sans soupirer , sans désirer , sans être ému , sans maudire son cilice , sa discipline , son bréviaire & son régime , mais il faut que le fandango soit bien dansé ; il faut que *Julie Formagueux* le danse. Alors la tête , les bras , les pieds , tout le corps semble se mouvoir seulement pour exciter l'étonnement , l'admiration , la volupté ; alors mon anachorete n'y tiendra plus , n'y fera plus , perdra la tête ; il palpitera , désirera , regrettera le monde , donnera au diable ses laitues , son habit de bure , & ses sandales.

LANGUE ESPAGNOLE.

Je puis me tromper ; je crois pourtant , & j'assurerois que l'Espagnol est

(1) Le fandango est très-ancien : il est vraisemblable que les Romains le connurent , puisqu'on lit dans une lettre de Pline à un de ses amis : *venez ce soir , nous souperons ensemble , vous ferez bonne chere , nous aurons des chanteuses , & je vous procurerai le divertissement d'une danse Espagnole.*

la plus belle langue qu'on parle sur le globe.

Charles-Quint disoit : *l'Espagnol est la langue des dieux* : il avoit raison. Cette langue sûrement vient du ciel ; c'est la langue maternelle des anges ; c'est la langue favorite de Dieu. On reconnoit sa source divine à sa douceur , à ses images , à ses finales harmonieuses & sonores.

Rien n'égale l'Italien , dit-on , dans la bouche d'une Toscane , d'une Bolognoise , d'une Romaine ; il faut entendre parler une Espagnole ; pour peu qu'on l'aime , qu'on en soit aimé , qu'elle soit jolie ; tous les mots qu'elle prononce , laissent dans l'oreille un son si doux , si nouveau , qu'on croit l'entendre , qu'on croit qu'elle parle , quand elle ne parle plus , & l'on regrette qu'un son si beau se perde dans l'air.

DE LA SIESTE OU MÉRIDIENTINE.

Dépuis une heure jusqu'à trois , les rues de Madrid sont désertes. Les marchands ferment leurs boutiques , les artisans quittent l'ouvrage , & tout le monde va se coucher.

Quand il fait beau , le roi va à la chasse en sortant de table ; quand il

pleut , il se couche & dort , entouré de ses gardes qui dorment aussi.

De temps immémorial , la sieste est de mode en Espagne ; toujours les Espagnols ont été les plus grands dormeurs du monde. La chaleur du climat n'en est pas cause , n'y entre pour rien. En Afrique , dans la Caffrerie , sous les tropiques , sur les côtes de la mer Verte , près l'embouchure du fleuve Mississipi , en Gorée , il fait assurément huit fois plus chaud qu'à Madrid ; & les Caffres , les Topinamboux , les Esquimaux , les Patagons , & les nègres , brûlés de la zone Torride , dorment communément très-peu. Mais ce sont les médecins qui recommandent expressément la méridienne ; ce sont eux qui disent aux Espagnols : *dormez souvent , dormez long-temps* ; ce sont eux qui soutiennent que le sommeil , que la sieste broie la pâte alimentaire , hâte la digestion (1) ; que Galien , qu'Hypocrate

(1) Becquet & Spalanzani , ne sont pas de cet avis là ; mais Boerhaave assure que le sommeil est un remède infallible , un remède universel. Boerhaave pourroit avoir raison ; mais comment administrer son remède à un malade dévoré par une fièvre brûlante , déchiré par un bézoard , ou tourmenté par une rage de dents ? Pour guérir , il faut dormir , dit Boerhaave ; qui souffre , ne dort point , ne guérit pas ; or , Boerhaave se trompe. Dormons très-peu , vivons toute notre vie , & pendant soixante ans que nous avons à vivre , ne soyons pas morts , ne soyons pas des cadavres pendant trente ans.

se couchoient en sortant de table ; & qu'après diné , Esculape lui même dormoit toujours une heure ou deux.

Hypocrate , Galien , dormoient ou ne dormoient point , je n'en fais rien , & peu m'importe. Ce qu'il y a de sûr , c'est que l'usage de la tieste est fort ancien , c'est qu'Auguste faisoit la méridienne ; mais Auguste dînoit tard , tenoit table long - temps (1) , s'enivroit tous les jours (2) ; & au dessert , incapable absolument d'articuler un son , incapable de distinguer les plats , son assiette , son couteau , son verre , Auguste avoit raison d'aller se coucher.

Mais les Espagnols qui dînent à mi-

(1) Après Claude & Vitellius qui moururent tous les deux de réplétion , aucun empereur ne mangea plus qu'Auguste ; à dîne , il avoit toujours cents plats ; il mangeoit de tout : prodigalité d'autant plus révoltante , que pendant la moitié de son règne , la famine désola Rome. Aussi le peuple mutinoit , disoit tout haut , dans les places , dans les rues , dans les bains publics de Rome : *hier au soir Auguste avoit à souper des pâons , des rossignols , des grives , des grues de Malte , des huîtres du lac lucrin , des sangliers à la troyenne , & nous , nous n'avons pas de pain.* Auguste n'ignoroit pas tous ces bruits , toutes ces clameurs , & il en rioit.

(2) Si l'on en croit les différentes camées , d'Epitincanus l'Athénien , d'Apolonius , d'Arthemion de Rhodes ; Auguste devoit être également ivre de vin & d'amour , puisqu'il dînoit toujours avec des filles charmantes , que sa mere , que Virgile , qu'Horace , que le sage Mécène lui-même rassembloient de tous côtés.

di , qui mangent beaucoup , mangent vite , ne mâchent point , boivent peu , feroient très-bien de se promener en sortant de table.

L E R O I.

Le roi est adoré ; c'est à cause de cela , sûrement , qu'il se porte si bien. Rien n'est si sain que d'être aimé.

C I M E T I E R E S.

En parcourant les environs de Madrid , j'ai vu dans différents villages , des cimetières qui m'ont beaucoup plu ; un entr'autres.

Ce cimetière tient à l'église ; il est sur une petite éminence ; il est entouré d'une claire-voie ; c'est un carré parfait ; un ruisseau coule dans le milieu ; le sol est couvert de violettes , de jacinths , de roses & autres fleurs qui croissent sans culture. On y a planté quelques pommiers , des millions de moineaux (1) sont perchés sur les branches ; les pommes sont excellentes. Les arbres , le ruisseau , l'ombre , les fleurs , tout

(1) Plusieurs chimistes assurent , qu'il s'exhale des cimetières , une quantité d'alkali volatil , mortel aux oiseaux ; il paroît que non , puisque ces moineaux chantent , nichent , font l'amour , passent leur vie & vivent long-temps dans ce cimetière.

rappelle ces beaux lieux , ces champs fortunés , où , selon les anciens , les âmes vertueuses doivent aller passer l'éternité.

Si jamais je m'établis en Espagne , c'est pour y mourir , c'est pour être enterré dans un cimetière de village aux environs de Madrid ; c'est afin de pouvoir me dire en expirant : « quand » mes enfants iront sur ma tombe , » pleurer ma perte , ils trouveront de » l'ombre , ils pourront cueillir des roses , s'asseoir au bord de l'eau , & » me manger dans une pomme. »

CHEMINÉES.

L'usage des cheminées est presque inconnu à Madrid. On y supplée par des fourneaux ou brasiers portatifs , qui répandent une chaleur très-égale & très-douce. On jette dans ces brasiers , je ne fais quel bois , ou graine , ou poudre , mais cela sent bon.

CABINET.

DERNIERE GUERRE.

Des projets commencés , des moyens lents , des demi-volontés ; voilà le rond , que l'orgueil national , que la multiplicité des sous-ordres , que les autorités

tès subalternes tracent depuis deux siècles (1) autour des différents ministres ; voilà le rond , où la routine leur dit de rester ; voilà le sentier battu pour leurs successeurs ; voilà le fléau , la hache , la coignée , si on peut le dire , qui déracine , qui arrache , qui étouffe en Espagne tous les germes , tous les plants & tous les hommes.

Voilà le mot de la dernière guerre ; voilà pourquoi les ministres , les généraux , les officiers s'accusoient tour-à-tour , d'irrésolutions , d'impéritie , d'infouciance ; voilà pourquoi deux cents bouches à feu , quatre vaisseaux de lignes , deux chebecs , cinq frégates , trois brulots , huit mille Espagnols , six mille sauvages employèrent trois grands mois (2) , à combler , à franchir les fossés , à faire tomber les murailles sèches , à

(1) Depuis bien des siècles , les affaires ont été remises en de très-mauvaises mains ; oui , depuis des siècles , l'Espagne a eu des ministres nuls , absolument nuls. *Le comte de Fuentes , le duc de Lerme* entr'autres ; mais par-dessus tous , le duc d'Uceda , homme de rien , homme borné , un imbécille , un mannequin bien fait , qui pendant trente ans qu'il est resté dans le ministère , n'a jamais pu concevoir , n'a jamais pu deviner par quel hasard , par quel chemin , & pourquoi faire il étoit venu là.

(2) Les François employèrent beaucoup moins de temps , beaucoup moins d'hommes pour prendre *Tabago , Essequibo , Saint-Vincent , la Grenade , Saint-Eustache , la Dominique , Berbice & Demorati*.

renverser les bastions de Pensacola , du Bâton-Rouge & de la Mobile (1). Voilà pourquoi , douze mille hommes sont restés pendant quatre ans dans les retranchements de *Saint-Roch* , dans la baie de *Gibraltar* (2) ; les uns à vieillir , à dormir , à jouer aux dez dans leur tente ; les autres à regarder les batteries flottantes , les barques canonnieres , les prames , les tours d'adresse , les tours de force , & autres jeux d'enfants. Il faut ajouter , le très-peu de considération , dont jouit la marine Espagnole , l'esprit mercantil , l'ardeur des prises , l'amour du gain , qui domine les officiers : l'âge décrépît des

(1) La garnison du Bâton-Rouge étoit composée de trois cents hommes , presque nuds & mourants de faim. La garnison de *Pensacola* n'étoit guere mieux pourvue de vivres & d'habits. Vingt hommes , dix minutes , deux coups de canon auroient dû suffire pour prendre *la Mobile* , défendue seulement par une garde bourgeoise.

(2) Lors des grands préparatifs pour le siege de *Gibraltar* , M. d'Arcon mandoit ; *faute d'hommes , les travaux vont lentement*. Il y avoit assurément des hommes de reste , mais c'étoient des hommes sans courage , des hommes sans bras.

Selon des calculs très-moderés , toutes les dépenses du siege , prises ensemble , faisoient monter chaque coup tiré , à un louis ; ainsi l'Espagne dépensoit environ cent quatre-vingt mille livres par jour , pour étourdir le général *Elliot* , d'un vain bruit , qui souvent dissipé par les vents , & perdu dans les airs , n'arrivoit pas même jusqu'à lui.

vice-amiraux , des chefs d'escadre (1) &c. ; la superstition de tout l'équipage.

Il falloit voir bénir les boulets & les canons ; il falloit voir les yeux , les levres des soldats fixés , collées du matin au soir , sur des madones , sur des saints , sur des rosaires , sur des croix ; il falloit entendre réciter tous les jours à bord , matines , laudes , primes , tierce & vêpres.

A Dieu ne plaise , que je condamne ici les actes religieux ! A Dieu ne plaise , que j'ose douter du pouvoir du ciel , de l'empire de la Vierge , de l'influence des saints sur le succès des combats , sur le trajet , sur la direction , sur l'effet des grenades , des boulets & des bombes. Mais Dieu s'est expliqué depuis la création : cent fois , mille fois il a dit lui-même , il a fait dire par *Moïse* , à *Somson* , à *Gédéon* , aux rois d'Israël , aux chefs , aux législateurs de son peuple , à tous les généraux , officiers , matelots , soldats , tambours du mon-

(1) On a grande idée assurément des talents militaires du général Bonnet , de dom Louis de Cordova , du marquis de Cazatilli , &c. Mais des vieillards décomposés , qui ne voient plus , qui n'entendent plus , qui respirent à demi , qui vivent à peine , ne sont guere plus en état de se battre , de commander une flotte & de se faire obéir , que de sauter sur la corde , d'y rester en équilibre , ou de danser à l'opéra.

de ; de prier peu , toujours bas , toujours en se battant , & toujours debout.

DÉVOTS.

Quelque fanatiques , quelque superstitieux , que soient les Espagnols ; malgré le nombre infini de processions , de missions , de bénédictions , les habitants de Madrid sont beaucoup moins dévots qu'on ne pense. Ici, comme par-tout , la dévotion est le pis-aller des vieillards , des ambitieux détrompés , des femmes âgées qui offrent à Dieu les restes du Diable.

SAVANTS DE MADRID.

Madrid est peuplé d'hommes studieux , d'écoliers sçavants , de compilateurs infatigables , occupés sans relâche à compulser , à refoudre , à tourmenter les idées politiques , physiques , chimiques , & à faire des éditions nouvelles de livres inutiles.

Ce n'est pas que de temps en temps , il ne naisse en Espagne des hommes de génie (1) ; mais l'instant de leur

(1) Dom Fijo en étoit un , il étoit poëte , historien ; le gouvernement l'avoit chargé de travailler aux annales de l'Espagne ; il a vécu néanmoins dans la plus grande misère ; à sa mort , on n'a trouvé dans son armoire que du papier , un manteau , une épée & des salieres.

naissance est regardé comme une calamité publique ; mais on entoure leur berceau d'un si grand nombre d'inféc-tes vénimeux , qu'un génie naissant est pour ainsi dire , un enfant mort-né. Dans ces contrées si fertiles , tout génie est un monstre ; on ne veut pas qu'il grandisse ; on l'étouffe avec ses langes ; on ne veut , on n'aime , on ne laisse croître , on ne laisse vivre que les hommes frappés de médiocrité , les hommes à hauteur d'appui.

L'âge d'or , l'âge d'argent , sont passés , & malgré nos découvertes brillantes , notre âge est l'âge de la médiocrité. (1). Le cercle de la médiocrité est immense : toute la génération présente est là , il faut rester là , sous peine d'être regardé comme un météore finistre , ou d'être poursuivi comme des soldats François poursuivirent , il y a quelques années , cet animal furieux qui dépeuploit le Gévaudan.

L' A C A D E M I E.

L'académie Royale est composée de soixante membres à peu près. Des dictionnaires , des compliments de récep-

(1) Plus que personne , je suis partisan de ces belles découvertes ; elles prouvent que l'homme est capable de tout , & peut tout.

tion , des éloges (1) , des recherches sur la langue , occupent le loisir des académiciens.

Un mémoire sur *l'inégalité originelle des hommes*, fut couronné jeudi dernier. A l'aide du microscope , l'auteur couronné a découvert que la semence des grands ressemble à la graine d'ananas ; que la semence d'un homme ordinaire a la forme d'un grain de poivre. L'académicien assure , que la nature emploie cent ans à pétrir un *fatus-prince* , à préparer un *germe-roi* , à délayer la boue royale , à façonner le moule d'un grand.

Souverains , potentats , électeurs , ministres & consorts ! Félicitez-vous de vos avantages ; & nous peuple , humilions-nous ; ne croyons plus que les trônes , les couronnes , la naissance & les mortiers se jouent tantôt à croix ou pile , tantôt à pair ou non. Ne croyons plus que Dieu ait dit au hasard : *arrange tout ; écris sur les billets : MANDILLE , THIARE , GÉNÉRAL , FIFRE , ROI DE MAROC (2) , PRÉSIDENT , MARMITON ,*

(1) L'université de Paris proposa , il y a quelques années , pour sujet de l'éloquence latine : *quels sont les hommes qui doivent prétendre aux éloges publics ?* Tous les académiciens , tous les faiseurs de panégyriques & d'oraisons funèbres , devroient méditer sur cette question.

(2) L'empereur de Maroc est quatre fois plus laid qu'une chenille ; il a une bouche énorme , une loupe sur

MINISTRE , PRÊTRE , BALADIN , EMPE-
REUR : plie , remue , mêle les lots , & jette-
les sur le globe.

PELERINAGES.

Presque tous les habitants de Madrid ; (le peuple s'entend) pèlerins-nes pour ainsi dire , passent leur vie à aller , à revenir , à retourner , à St. Jacques de Compostelle , à Notre Dame du Mont-Serrat , à *Notre-Dame du Pilar* , à Notre-Dame de Lorette. Ganganelli , qui ne donna jamais sa pantoufle à baiser , sans hauffer les épaules , vouloit abolir tous ces pèlerinages. Ce pontife philosophe favoit par cœur , que Dieu , la Vierge , les Saints méprisent tous les vagabonds ; il favoit aussi , qu'il n'y eut jamais , ni pardons , ni remissions , ni indulgences attachées aux promenades , aux courses pieuses d'un fainéant sur les grands chemins ; il favoit en outre , que les coquilles ramassées sur les bords de l'océan , près de la Corogne , près Compostelle , ne guérissent pas plus vite , plus radicalement les maux de yeux , les

le front , il est noir comme de l'encre ; il a six pieds , il est voûté , il est avare , je l'ai vu à *Salé* ; il idolâtre les femmes , il aime beaucoup les Anglois , il méprise les Espagnols , il aborre le Consul de France , il a soixante-dix ans ; un abcès lui ronge une jambe , il n'a qu'un œil , & cet œil est tout de travers , & pleure toujours.

maux de dents , les maux d'oreilles , que les écaïles d'huitres , de moules , de tortues , qu'on trouve à *Cadix* , à *Cancale* , à *Malaga* , à *St. Malo* : ce pape , d'ailleurs avoit vu de ses fenêtres , les pèlerins , les pèlerines , sauter les haies , prendre les volailles , dérober les fruits , gâter , fouler les grains , les moissons , s'enfoncer , se cacher dans les bois , & oublier que St. Jacques les épie , les suit de l'œil , & voit tout à travers les branches.

DES PETITS-MAITRES.

On trouve ici , comme dans le reste du monde , des élégants , des hommes agréables , qui , comme leurs confreres de delà les monts , ont des chiens , des jockeis , des chevaux , des dettes , des talons rouges , de grands chapeaux , les épaules rondes & la vue basse.

C'est sur-tout la folie d'être aveugle qui a fait fortune. De bons yeux sont devenus le partage de la canaille , & lorsqu'un grenadier peut embrasser d'un coup-d'œil un horison immense ; quand il peut pendant la nuit , voir , compter les étoiles : son capitaine & son lieutenant ont besoin d'une lorgnette , pour inspecter leur compagnie , & d'un chien , d'un guide ou d'un bâton pour retrouver la porte de leur logement.

Si après avoir blessé la rétine , après avoir endommagé le nerf optique , quelque colonne d'air , fracasse l'oreille , brise le tympan ; alors , cornée , prunelle , globe de l'œil de s'éclaircir ; cataracte de tomber , lorgnette , lunettes , conferves de disparoitre , tout le monde verra clair , personne n'entendra plus.

Mais sans colonne d'air , un prince sourd n'a qu'à passer , & tous les agréables feront soudain frappés de surdité.

Il y a quelque temps , qu'un grand seigneur begue , chauve , bossu , arriva ici , & dans une nuit tous les dos s'arrondirent , toutes les langues s'épaissirent , & tous les cheveux tomberent.

V I N.

Le vin de la *Manche* , & particulièrement le vin de *Valdepenas* est le vin qu'on boit à Madrid. On vante beaucoup ce vin de la *Manche* , on le dit excellent ; je le trouve mauvais ; je ne voudrois pas pour tout au monde le boire sans eau , il a un goût de soufre , de gaudron , il est si noir , si épais , qu'il pourroit au besoin servir d'encre ; violent & capiteux , un seul verre enivreroit. L'Espagnol boit peu , son ivresse est calme ; quand il a bu , & qu'il est ivre , il s'endort.

P E R R O Q U E T.

Cathérine de Médicis , dit-on , avoit un perroquet qui retenoit tout , répétoit tout , prononçoit & parloit , souvent aussi bien , qu'un homme ; c'étoit quelquefois à s'y tromper. Je crois que le perroquet que j'achetai dimanche , parle encore mieux ; il a retenu une foule de choses , un nombre infini de contes , qu'il débite , qu'il articule sans hésiter : il parle Espagnol , il écorche un peu le François ; il fait quelques vers de Racine , *le benedicite* & la fable du corbeau. Il me coûte huit louis , il en vaut trente , j'en refuserois cent. Je n'ose pas le mettre sur mes fenêtres ; lorsqu'il y est , qu'elles sont ouvertes , & qu'il fait beau , mon perroquet ne dépare point ; il dit tout ce qu'il fait , il répète tout ce qu'il entend , il apostrophe ceux qui passent , il parle politique. Tout à l'heure , je riois aux éclats en l'entendant parler du bombardement d'Alger (1). Je meurs de peur qu'on l'ait écouté ; si on l'a entendu , je suis certain que la garde va venir l'enlever.

(1) Firmien Lactance qui refusoit l'intelligence aux bêtes , auroit été confondu en entendant mon perroquet.

VEILLE DES GRANDES FÊTES.

Il est amusant de voir le peuple faire la veille des grandes fêtes le siège des églises , & celui des confessionnaux. Il seroit difficile de compter les coups de pieds , les soufflets qui se distribuent en moins de dix minutes : ce qui complotte la bizarrerie de cette scène , à la fois scandaleuse & divertissantes , c'est l'arrivée d'un grand , ou d'un *hidalgo* , qui , suivi d'un laquais portant un coussin , fend la foule , sépare les combattants , termine le démêlé , entre le premier dans le confessionnal , où à genoux sur un carreau , il peut se confesser à son aise , & se repentir commodément.

Les desseins de Dieu sont impénétrables ; le ciel est à lui , il peut y loger qui lui plaît ; mais le dévot Musulman qui s'égoïlle , qui s'enrhume en criant , *alla , alla* ; mais le Talapoin qui passe sa vie à bailler aux corneilles ; & le Marabou qui passe la sienne à faire la pirouette , à danser sur un pied , & le Santon , qui souvent reste des semaines entières à regarder si le bout de son nez est rouge ou noir , ou bleu mourant , ou prune monfieur , me paroissent tout aussi honnêtes gens , tout aussi

dignes des graces de Dieu , que le dévot qui se querelle & se bat en attendant l'absolution.

M I E L.

Hiblaeis apibus florem depasta salicti , dit Virgile. Jamais je n'ai goûté de ce miel du mont Hibla , mais je doute qu'il soit meilleur que le miel qu'on trouve à Madrid. Nulle part , je n'en ai mangé d'aussi bon ; parfaitement jaune , il sent l'œillet , a le goût de l'orange , soutient bien l'eau , fait de bon sorbet.

A N T I Q U I T É S.

Par-tout en Espagne on peut voir des frises , des mosaïques antiques. Personne ne regarde ces débris. Que m'importe à moi , me disoit un jour un Espagnol , & la ville d'Herculanum , & les ruines de Palmyre , & les marbres d'Arun-del , pourvu que mon confesseur dine & soupe bien !

Je suis bien moins qu'un autre , l'admirateur des ruines ; je pourrois traverser la Grece sans regarder ses colonnes , sans entrer dans ses temples. Bientôt tous ces débris ne seront plus.

Les rochers , ce sont là mes antiques : témoin muet de la création , un rocher m'arrête , m'oblige à le regar-

der , j'y lis la date du monde , il ne finira qu'avec le monde ; dans cent mille ans il sera encore tout neuf ; lors du déluge il trempoit dans l'eau. Dieu lui même fit les rochers , lui seul connoit le secret du ciment qui les lie , qui les soutient ; & la terre , en s'écroulant , peut seule les faire tomber.

M A R I A G E S.

A Sparte , les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Si cette loi de Licurgue renaïsoit en Espagne, Madrid ne pourroit fournir, ni assez de bras, ni assez de verges, pour fouetter tous les hommes qui ne se marient pas. Un nœud que la mort seule peut détacher , effraie les Espagnols. A Madrid on se marie rarement : dans dix ans on se mariera moins encore ; on prendra successivement une , deux , trois maîtresses , on les gardera aussi long-temps qu'elles sauront plaire , on les quittera quand elles ne plairont plus. Les noms si doux de peres , de meres , d'enfants seroit rayés de la langue , & le gouvernement fera le pere commun.

C O L L E G E S.

Le gouvernement foudoie une foule de rhéteurs , de professeurs , qu'ici ,

comme ailleurs , remplissent la tête de leurs élèves , de mots Latins , de racines Grecques , de vers Arabes. La manie de faire apprendre aux enfants tant de choses inutiles , durera-t-elle donc aussi long temps que le monde ? Ne sentira-t-on jamais que nos instituteurs ressembtent tous à des fous , qui rempliroient tellement leur chambre de décombres , d'ordures , de guenilles , qu'ils n'y trouveroient plus de place pour mettre , ni chaises , ni lit , ni pot à l'eau.

D E S O R D R E S.

Rien n'étonne plus un étranger que la maniere leste avec laquelle le dernier manœuvre traite ici un chevalier de St. Jacques , de St. Charles , de Montesa , d'Alcantara , &c. Tout chevalier doit céder le haut du pavé au dernier manant , sous peine d'être rudoyé , terrassé , jeté dans le ruisseau.

M I D I.

Toutes les fois que midi sonne , & qu'on pense , que mille malheureux ne dîneront point faute d'argent , faute de pain ; cela fait mal , on n'a plus faim , on a le cœur dans l'encre , & soi-même on ne peut pas dîner.

PAUVRES HONTEUX.

Quand Alexandre consulta l'oracle de Jupiter Ammon , la premier chose qu'il lui demanda , fut de lui faire connoître les pauvres honteux de son empire. Alexandre monta lui même dans plus de cent greniers , & porta dans tous , de l'argent , des consolations & des secours.

LE COMTE D'ARANDA.

Le comte d'Aranda est le seul homme de qui la monarchie Espagnole puisse s'enorgueillir à présent (1) : c'est le seul Espagnol de nos jours , que la postérité puisse coter sur ses tablettes. C'est le comte d'Aranda qui vouloit faire travailler à la confection d'un code nouveau ; c'est lui qui avoit proposé d'admettre en Espagne toutes les sectes sans exception. C'est lui qui vouloit faire graver sur le frontispice de tous les temples , & réunir dans le même chiffre , dans le même écusson , les noms de *Calvin* , de *Luther* , de *Confucius* , de *Mahomet* , de *prêtre Jean* , du *Dieu Xaca* ,

(1) Dans son genre , dom Antonio de Ulloa est aussi un grand homme , un homme à voir , à rechercher , un homme que j'estime , que j'aime , & de qui je parle ici par justice , par reconnaissance & par respect.

du grand Lama, de Guillaume Pen. C'est lui qui vouloit faire publier, depuis les frontieres de la Navarre, jusqu'aux extrémités du détroit de Cadix, que les mots : *Torquemada* (1), *Ferdinand Isabelle*, *inquisitions*, *auto-da-fès*, feroient comptés à l'avenir au rang des blasphèmes. Le comte d'Aranda vouloit aussi faire vendre les bijoux des saints, la garde-robe, le mobilier des Vierges, & convertir les chasses, les croix, les chandeliers, &c. en ponts, en canaux, en auberges & en grands chemins.

BARBIERS ESPAGNOLS.

Je viens d'être rasé par un original : il chantoit, il parloit, il faisoit en me rasant des grimaces affreuses. Encore s'il m'eût bien rasé, s'il m'eût rasé vite ! mais il m'a tenu trois quarts d'heure. Quand Martial a dit : *mon barbier me rase si lentement, qu'en me rasant d'un côté, ma*

(1) Torquemada, Ferdinand, Isabelle sont les inventeurs de l'inquisition, ils sont morts tous les trois dans leur lit. Henri IV a été assassiné. Il n'y auroit pas une justice divine ! Il n'y auroit pas des peines, des récompenses ! Ne croyons pas que l'immortalité des âmes, soit un jeu, un prétexte inventé pour s'amuser, pour se tirer d'affaire pendant les trois jours de notre vie : comptons, comptons sur l'autre monde, les années, les saisons, les heures y sont éternelles, & l'on est si parfaitement, si complètement, si bienheureux, qu'on trouve encore le temps trop court.

barbe

barbe repoussée de l'autre : sûrement Martial étoit rasé par un barbier Espagnol.

Dans quelques provinces d'Espagne, ce sont les femmes qui raient : ce devroit être ainsi par-tout. Leur main souple, douce & potelée, est plus propre que les nôtres, à favonner les mentons, à manier le rasoir, & à couper la barbe de près.

J U G E M E N T S D E L' I N Q U I S I T I O N.

Rien de plus inique, de plus arbitraire que les jugements rendus par l'inquisition, très-souvent l'homme qu'on brûle ignore pour quel crime il est brûlé; semblables à la foudre, les inquisiteurs tuent, réduisent en cendre, sans rendre compte, sans dire pourquoi.

L'effigie des coupables est suspendue dans les églises; les temples de Madrid sont pleins de ces affreux tableaux; & quand on croit trouver au dessus des autels, ou dans les chapelles une descente de croix, l'adoration des mages, la résurrection du Lazare, les noces de Cana, la femme adultère, la belle Magdelaine sanglottante, fondante en larmes, se meurtrissant le sein, on trouve au dessus de l'autel un juif, un

maure , un hérétique , un enfant , une jeune fille expirant dans les flammes.

Le nom des victimes est écrit au bas de chaque portrait : on y trouve des noms fameux. J'ai lu les noms de Jean Ponce de Léon , fils de Rodric ; Ponce de Léon , comte de Baylen : j'ai lu ceux de Louis Gonsalve , prédicateur de Toledé , de Jean Fernandès , chanoine de Séville ; de Christophe Lofada , médecin , à Cordoue ; de Cornélia Bohorquia , fille du comte Bohorquia , qui chassa les impériaux de Madrid , & partagea avec le prince de Vendôme l'honneur de la journée de Willaviciofa.

TÊTE PARLANTE.

On montre ici une tête qui articule parfaitement : on ne perd pas une syllabe : nulle vibration , nul tintement , nul son prolongé qui empêche de distinguer les mots ; cette tête enfin parle & prononce aussi bien que nous. On l'a dit déjà , on le répète ; l'homme est un être prodigieux , quelquefois l'émule , quelquefois le rival de la nature , souvent il fait mieux qu'elle. L'espèce humaine avoit reçu seule le droit de parler ; tout excepté l'homme , devoit se taire dans le monde ; maintenant , le bois , le marbre , & l'airain parlent ; bientôt mon chien parlera.

C E S O I R.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le soleil fera couché. Il est sept heures. Je suis au centre d'une plaine immense. Point de monts , point de draperie , point de nuages : la nature est toute belle , toute nue ; je la vois toute , je la regarde partout , je la touche partout.

C'est dans une plaine , c'est le soir , c'est au mois de juin , c'est en Espagne , où la nature donne rendez vous à ses favoris , à ses amants ; c'est là , c'est alors qu'elle dépouille tout , étale tout , montre tout , & qu'il faut malgré soi , devenir amoureux d'elle.

S U I C I D E.

En Espagne , on considère le suicide , comme il étoit autrefois considéré en France (1). Un homme qui se tue , n'est point traîné sur la claie. Les Es-

[1] A Marseille , du temps de Valere Maxime , on gardoit publiquement un breuvage empoisonné , que l'on donnoit à ceux qui ayant exposé au sénat les raisons qu'ils avoient de s'ôter la vie , en obtenoient la permission. Le sénat examinoit les raisons avec un certain tempérament qui n'étoit ni favorable à l'envie indiscrete de mourir , ni contraire au désir légitime de la mort ; on recueilloit les voix , & d'après leur nombre , on écrivoit sur la requête : *le sénat vous ordonne de vivre ;* ou : *le sénat vous permet de mourir.*

pagnols qui regardent le suicide comme une spéculation , trouvent aussi simple d'aller chercher le bonheur dans l'autre monde , que d'aller tenter fortune dans le nouveau. Beaucoup de casuistes prétendent pourtant qu'un suicide se vole au monde , que chacun doit mourir à son tour ; mais le plus grand nombre des théologiens Espagnols permettent à tout malheureux de se tuer , quand il est las de respirer , quand la vie lui fait mal , quand la société lui refuse la santé , la paix , le bonheur qu'elle lui doit. Imitons les Espagnols , brûlons toutes nos claies , & regardons l'homme qui se tue , comme un laquais qui quitte un maître , qui ne lui paye point ses gages.

L'INPACE.

Ce n'est point une fable , ce supplice existe dans les cloîtres Espagnols. L'*inpace* est un trou ; avant d'y jeter le coupable , on le conduit en plein chapitre , on le fait mettre sur la sellette , on lui lit sa sentence ; après qu'il l'a entendue , on le mene processionnellement avec la croix , les cierges , le bénitier , l'encensoir. On chante *le libera* , on asperse , on encense le criminel , on lui donne un pain , un pot à l'eau , un chapelet , un cierge béni ; on le descend

ensuite dans l'*inpace*, où bientôt il meurt de désespoir, de rage & de faim.

L'*inpace* est un supplice ancien, il étoit en usage parmi les Perses. Cambise fit enterrer tout vif le médecin Apolonide (1). Les Grecs connurent l'*inpace*; Platon en parle (2). Parmi les Romains, c'étoit le supplice des vestales. Tite-Live dans sa première Décade; Plutarque dans la vie de Numa; Aulugelle, dans ses nuits, & Philostrate dans la vie d'Apolonius, nous ont conservé une description très-longue de cet odieux supplice.

IMPRIMEURS.

Grande est la différence entre les libraires Espagnols & ceux du reste de l'Europe. Les uns font fortune avec le *Guide des Pécheurs*, les autres avec *Thérèse Philosophe*. L'inquisition est le frein des premiers, la police (3), est l'inquisition des seconds. Le théologien Saa a gagné à Madrid cinquante mille pia-

(1) Pour s'être fait aimé, & avoir tout obtenu de la princesse Amyris. Voyez Hérodote.

(2) Dans son premier dialogue, qui a pour titre, ENTYPHRON.

(3) Malgré la police, la liberté de la presse est assez générale. Le gouvernement commence à sentir qu'il n'y a que la liberté de parler, de penser & d'écrire, qui puisse anéantir les préjugés, & faire disparaître les abus.

tres gourdes , en commentant St. Jérôme , en recrépissant St. Bonaventure ; & les libraires François ont refusé de payer cent écus pour les manuscrits de M. de Paw , le premier historien , le meilleur politique , le plus grand homme du siècle , sans exception.

Sans exception. Les partisans , les hommes engoués de M. Raynal , crieront tous à l'injustice ; mais ces cris n'empêcheront point que cet historien ne fût diffus , plagiaire (1) , relateur infidèle (2) , partial (3) , injuste

(1) Plagiaire , page 222 , premier volume. L'abbé Raynal a copié mot pour mot , & a pris dans Spinola la demande scandaleuse , l'interrogatoire pour ainsi dire , qu'il met dans la bouche du roi des Celebes.

(2) Relateur infidèle. En parlant des nombreuses & fréquentes émigrations des Siamois ; cet auteur assure que depuis le port de Mergui , jusqu'à Juthia , on voyage huit jours de suite , sans trouver un seul habitant , & c'est cette partie du royaume de Siam , qui est le canton le plus peuplé. Il n'y a point d'année , qu'il n'arrive à Mergui , quatre mille joncos ou vaisseaux , sans y comprendre les autres petits bâtimens , dont les rivières & tous les ports sont toujours pleins.

(3) Partial. A mille lieues de moi , l'intention de flétrir la mémoire d'un citoyen qui fut utile à sa patrie : oui , sans les sommes immenses que Jacques-Cœur prêta à Charles VII , la Seine , la Tamise & la Loire , eussent peut-être coulé sous la domination du même maître. Mais malgré ses trésors , malgré l'apologie qu'en fait l'abbé Raynal ; Jacques-Cœur fut un traître , ses intrigues secrètes avec le Soudan furent découvertes ; ses complots avec les Sarrazins furent prouvés , il méritoit la mort , & son exil en Chypre fut une grace.

(1) mal-instruit (2) ; mais ces cris ne feront oublier à personne , qu'aussitôt qu'il entre quelque part : au mont Sinaï , au Buïsson ardent , aux éclairs , à la foudre près , il semble venir de la part de Dieu ; il semble dire , avec Moïse : *que la terre & les cieux m'écoutent* , & néanmoins tous ceux qui écoutent l'abbé Raynal n'entendent jamais que des contes , des anecdotes , des dissertations sur le sucre , le café , l'indigo & autres déclamations qui font rire les ministres , & bâiller les femmes.

GUITARE.

Les Maures l'apportèrent en Espagne : c'est l'instrument national. Hommes , femmes , vieillards , enfants , tous les Espagnols pincant de la guitare ;

(1) Injuste. Lors du siège de Malaca , en 1641 , l'abbé Raynal accuse le gouverneur de s'être laissé corrompre par les Hollandois , d'avoir introduit l'ennemi dans la place , & néanmoins les relations , les archives qu'on conserve à Lisbonne , le procès verbal qui fut dressé sur les lieux , attestent que le gouverneur Portugais , & la garnison ne se rendirent qu'après la résistance la plus opiniâtre , & le combat le plus sanglant.

(2) Mal-instruit. L'historien exagère les dépenses des Hollandois sur la côte de Coromandel ; il assure que les frais excèdent le bénéfice. Outre que les Hollandois sont trop bons spéculateurs pour continuer un commerce défavantageux ; il est prouvé que le gain qu'ils font chaque année , sur la vente du fer , du plomb , du poivre & autres épiceries , monte chaque année à plus de trois cent mille florins.

c'est l'instrument le plus ravissant , le plus délicieux à entendre pendant la nuit. La nuit est par-tout , & fut toujours la base continue , la base naturelle de tous les instruments ; c'est à la nuit que la guitare doit ses véritables beautés , ses effets , sa magie , ses accords les plus touchants.

DANSES.

Excepté le fandango dont j'ai parlé , les danses Espagnoles , qui ne ressemblent à rien , doivent ressembler , si l'on en croit Miphiboseth , aux gambades , aux sauts , aux cabrioles , que pour plaire au Seigneur , pour faire rire son peuple , David autrefois faisoit devant l'arche. Selon l'écriture , ces sauts de David ravissoient tous les spectateurs , hors sa femme pourtant , qui disoit à ceux qui vouloient l'entendre : Tout prophete , tout roi , tout ami de l'Eternel qu'il est , mon mari est un baladin , qui devroit rougir de se donner en spectacle.

HOPITAL GÉNÉRAL.

Les lits sont sans rideaux , les matelats de paille hachée , la soupe de viande pourrie.

Dans le même lit , j'ai vu entre un

mort , entre un mourant , un malade qui se portoit assez bien pour manger , pour me parler , & pour s'asseoir sur son séant. A mes pieds on cousoit un linceul , & dans un coin on clouoit une biere.

Cet hôpital est quatre fois trop petit pour contenir tous les vieillards , tous les malades , tous les incurables.

Les Perses , les Chinois , les Japonois qui sont des barbares , ont des hôpitaux pour les chiens , pour les chats , pour les chevaux. A Maroc , à Salé , à Mongador , on saigne , on purge , on guérit les poulets , les canards , les oies. Et dans le centre de la chrétienté , année courante , il meurt cent malades , faute d'une médecine , faute d'un bouillon , faute d'une cuillerée de vin d'Alicante.

LA MAISON DES ORPHELINS.

Cette maison n'est pas assez vaste pour recevoir tous les enfants qu'on expose. Les rues de Madrid sont pleines d'enfants qui demandent.

De tous les spectacles , celui qui accuse le plus le cœur de l'homme , c'est un enfant qui mendie.

Plus juste qu'on ne pense , la nature

n'a condamné personne à vivre d'aumônes. Tout être qui naît, doit recevoir en naissant de quoi subsister ; c'est une convention tacite entre Dieu, la Nature & la Providence. Par négligence, par bêtise, par inconduite, les peres & meres ont pu ou vendre, ou aliéner, ou perdre leur bien : mais un enfant, avant de naître, n'a rien perdu, rien vendu, n'a fait aucun marché. Vivre & n'avoir point de quoi vivre, implique contradiction. Dieu a dit en créant le monde : » je » consens à débrouiller le cahos, à fé- » conder le néant, à former l'homme, » sous condition qu'en naissant il trou- » vera dans son berceau un billet à » vue, *signé* LA PROVIDENCE, sur la » caisse des nouveaux nés : » telle est » l'intention de l'Eternel ; voilà ce qu'il consigna de sa main dans les annales du monde ; qu'on les consulte ; si on trouve le contraire, c'est un crime de faux, & l'on a contrefait la signature de Dieu.

On pend les meres infanticides, on fouette, on enferme les femmes qui se font avorter ; & tous les jours, faute de langes, faute de lait, il meurt dans les caves, dans les greniers de Madrid vingt enfants, qui n'ont point encore ouvert les yeux. Qui doit-on pendre, ou fouetter ? Qui doit-on accuser ?

Philosophes de Madrid, philosophes

du monde entier , qui nous dites de si belles choses , consignées dans tant de traités ; ne faites plus retentir vos salles , de mémoires sur les atomes , sur la matiere subtile , globuleuse , cannelée , sur la marche du soleil , sur la forme de la terre. Que nous importe à nous , à vous , à moi , à cette mere , à cet enfant , si la terre a la forme d'un oignon , d'un bilboquet , d'un verre à bierre , d'une colonne , d'un tambour ? Faites retentir les murs qui vous environnent , des cris d'un enfant qui vient de naître , qui a besoin de boire , & qui va mourir , faute d'avoir bu ; faites résonner vos salles , des gémissements d'une femme qui envie le sort des lionnes , qui dans l'instant qu'elles deviennent meres , ont de quoi nourrir , ont de quoi couvrir leurs jeunes lionceaux.

Si j'étois roi , & que dans une de mes villes , il mourût quelqu'un de misere , je ferois assembler tous les riches , & les ferois décimer.

TEMPLES.

Quand on entre dans les temples de Madrid , pendant quelques minutes , on ne peut rien distinguer , rien voir : l'or , l'argent vous éblouit. Ce faste ne

rend les Espagnols , ni plus devots ; ni plus justes , ni meilleurs.

Autrefois , du temps de Porphyre , on s'assembloit dans les champs , on se prosternoit sur le gazon , on prioit Dieu sur l'herbe ; ni orgues , ni chœur , ni chantrés , ni cierges. Le ciel , les nuages , le soleil , la lune les étoiles servoient de voûtes , de murs , d'ornemens , de luminaire & de lambris.

Il n'est pas vrai que Dieu ait dit à Salomon de lui bâtir un temple , pour avoir un temple ; mais c'est parce que les coffres de Salomon regorgeoient d'or ; c'est parce que la Judée étoit pleine d'ouvriers sans occupation : ce fut pour les nourrir , pour les occuper , pour faire circuler l'argent , que Dieu dit à Salomon , *bâtis-moi un temple*. La preuve qu'il ne s'en soucioit guere , c'est qu'il permit que Titus profanât & convertît , en étables , en écuries le bel ouvrage de Salomon.

Cessons d'enfermer Dieu entre quatre murailles ; tout vaste , tout somptueux que soit un temple , c'est un cachot pour lui ; demolissons nos églises ; pénétrons , tantôt dans l'épaisseur des forêts , tantôt , gravissons une montagne ; tantôt arrêtons - nous au pied d'un rocher ou dans une plaine ; & là , une fois par mois seulement entonnons

des hymnes , difons notre chapelet , brûlons de l'encens & chantons les louanges de Dieu.

AUBERGES.

» Rien n'est fi beau , difoit Cicéron ,
 » que de voir les maifons des perfonnes
 » illuftres , ouvertes à tous les étran-
 » gers. » Malheureufement cette hof-
 pitalité , cette vertu fi fort recommandée
 par les Stoïciens , & que les Gaulois , les
 Germains , les Romains , les Celtibériens ,
 & les peuples Atlantiques obfervoient
 fi religieufement & fi bien , eft incon-
 nue parmi nous : en Efpagne fur-tout ,
 en Efpagne où elle feroit fi néceffaire.
 Les chemins font affreux , les voitures
 incommodes , fatigantes , peu roulantes ;
 les journées font longues , il fait chaud ,
 l'air eft vif , on eft las , on a foif , on a
 faim , on brûle d'envie d'arriver , de
 manger , de dormir ; on donneroit de
 l'or pour un bon repas , pour un bon
 lit , pour arriver ; & le plus fouvent ,
 quand on arrive , on ne trouve dans
 les auberges , ni paille , ni pain : il faut
 dîner , fouper par cœur , dormir par
 terre ou fur une chaise.

Les auberges de Madrid ne font guere
 mieux pourvues de vivres & de meu-
 bles ; ce font des Milanois qui les tien-
 nent.

Les Bohémiens ou *Gaytanos* tiennent les cabarets sur la route.

Dans un pays où un juif n'est pas homme, où c'est un crime impardonnable de croire tous les soirs en se couchant, que le Messie peut arriver demain ; il est surprenant qu'on souffre *des Bohémiens*, nation errante & vagabonde, qui ne tient à rien, & qui n'a ni culte, ni loix, ni caractère. Il manque un livre sur ces Bohémiens ; il seroit intéressant d'apprendre, & je voudrois savoir pourquoi les Espagnols les souffrent, pourquoi ils sont venus en Espagne, & d'où ils viennent enfin. Les uns les font sortir de la Valachie, de la Tartarie, d'autres de la Hongrie, de l'Egypte ; d'autres les font descendre d'une horde Tartare qui n'ayant ni feu, ni lieu, après avoir couru l'Asie, l'Afrique, passa, & se fixa en Europe.

Je ne veux absolument me brouiller avec personne, je veux être bien avec tout le monde, être ami de tout le monde ; j'aime M. Baretti, son ouvrage sur l'Espagne m'a fait plaisir ; mais quand il y dit, que toutes les Bohémiennes sont catins, M. Baretti est injuste, ou piqué, ou mal instruit.

Dans une auberge où la vertu est un état violent, dans un climat qui rend

par sa chaleur les mœurs difficiles , les Bohémiennes assurément ne sont point des religieuses , mais il faut des soins , il faut du temps pour obtenir tout d'elles. Il faut leur plaire , sur-tout.

En disant que les Bohémiennes sont très-jolies , que leur sein est d'une blancheur éblouissante , M. Baretti dit vrai , domnage seulement qu'elles se cachent , qu'elles se coëffent & s'arrangent mal. Point de contraste plus frappant qu'une jolie femme , mal coëffée , mal vêtue , j'aimerois mieux qu'elle n'eût rien sur la tête , que ses cheveux fussent épars , & qu'elle fût toute nue.

Toutes jolies que soient les Bohémiennes , je regrettrai longs-tems en Espagne les auberges de France ; je penserai souvent sur-tout à l'hôtel de la reine à Lyon ; je n'oublierai jamais le coup-d'œil charmant que j'avois de ma chambre , le Rhône qui couloit sous mes fenêtres , les maisons , les arbres , les vignes , les terres éboulées , les rochers , Montluel , la Bresse , le château de la Pape , les Brotteaux , qui bordoient mon horizon ; jamais je n'oublierai les soins des hôtes (1) , les attentions des domestiques , la propreté des chambres , la fraîcheur des meubles , la bonté des

(1) Mesdemoiselles Forey aînées.

lits , & la tranquillité de toute la maison.

P A I N.

La farine d'Espagne , quoiqu'admirable par sa blancheur , fait du pain cassant , mal lié , qui durcit , qui sèche , qui ne vaut rien au bout de deux jours.

La farine de l'Andalousie & du royaume de Valence , passe pour être plus pesante , plus grasse , plus onctueuse que celle des autres parties de l'Espagne. Aussi à Séville , à Cadix , à Xérès , à San-Lucar de Barameda , on mange du pain délicieux , qui tout sec , tout dur qu'il est , fait de bon chyle , & a bon goût

Le Calife Aaron Raschild , si connu par son amour pour les sciences , pour les arts , pour le jeu de boule & pour le bon pain , faisoit acheter pour sa table de la farine de Séville.

C'est à Horiguela , ville d'Espagne , au royaume de Valence , où l'on trouve le meilleur pain ; ce n'est pas du pain , c'est du gâteau. On jureroit qu'on a mêlé à la pâte , de la crème , des œufs , & de la fleur d'orange.

On vante beaucoup la farine de Hongrie ; l'archiduc Joseph qui la préféroit à toute autre , ne connoissoit pas sûrement le pain d'Horiguela , cent fois
meil-

meilleur, cent fois plus blanc que le pain de Gonesse. David Hume, qui a fait une dissertation très-savante sur les farines , a oublié de parler de la farine de Valence.

Je suis surpris que les académiciens de Madrid , qui s'occupent toujours de choses utiles , n'aient pas encore songé à proposer un prix pour le mémoire qui indiqueroit , 1°. quelle est la meilleure farine pour la fourniture des armées ; 2°. quelle farine il faut choisir pour envoyer dans les Colonies (1) 3°. de quel bois doit être les futailles où on la met.

RELIGIEUSES.

Il n'y a que le Dieu des assassins , le Dieu qui préside aux meurtres , au néant , qui puisse , qui veuille écouter , qui puisse entendre , qui consente à recevoir les vœux sacrilèges , les vœux *germicides* d'une jeune religieuse.

On compte à Madrid trente monastères de filles.

Parloirs , cellules , voûtes , murs épais des couvents de Madrid ; répétez-nous , redites-nous , les cris , les gémissements ,

(1) Les François ont trouvé , par expérience , que la farine de Normandie & de Guyenne , soutient mieux le transport sur mer ; ils en tirent un avantage considérable pour la transporter dans leurs Colonies.

les soupirs étouffés , les imprécations des malheureuses que vous recelez.

Je loge à deux pas du couvent des Carmélites ; mes fenêtres dominant les murs , je puis de ma chambre plonger dans l'enclos ; je puis tout entendre , tout voir. Malgré ce que je vois , ce que j'entends ; ce couvent , ainsi que les autres , ne laisse pas d'être toujours plein , & sera toujours rempli. C'est la chaleur du climat , c'est le tribunal de la pénitence , c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé , qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

A l'âge de douze à treize ans , une Espagnole éprouve déjà une sorte de mal aisé , de mélancolie d'amour ; elle désire , elle souffre , elle est tourmentée , sans savoir où , sans savoir quoi , sans savoir pourquoi : c'est toujours le sein de son confesseur qu'elle choisit pour déposer sa douce , mais inquiétante sollicitude.

Abus de l'écriture sainte , passages tronqués , mutilés , détournés , révélations , apparitions , miracles , histoires apocryphes , tout est mis en usage par ce moine , pour tromper sa jeune pénitente ; à le croire , c'est *le mal de Dieu* qui la tourmente ; pour guérir , il faut prendre le voile , & la malheureuse le prend.

Bientôt les désirs naissent , ont un but , la tête se peuple d'images , de formes ; le sang bout , des torrents de feu coulent dans les veines , un nouveau sens s'annonce , mais il n'est plus temps : il faut pousser des cris , des soupirs impuissans ; il faut passer sa vie dans un cloître , dans les larmes ; il faut être privée à jamais de la vue , des transports , des embrassemens d'un amant , d'un époux ; il faut mourir entre quatre murailles , brûlée , consumée de désirs , que ni Dieu , ni le voile , ni la religion , ni toutes les gouttes d'eau du torrent de Cédron , n'ont jamais pu , ne pourroient , ne pourront jamais , ni modérer , ni éteindre. Telle est la vocation , la vie , & la mort des religieuses de Madrid , des religieuses du monde entier.

Rois , princes , empereurs , réunissez-vous tous , supprimez à jamais les couvents de filles : du fond de leurs cellules , ces malheureuses vous implorèrent à genoux ; rendez les à la vie , à l'amour , au monde , à la liberté , & ne permettez plus qu'un million de femmes , se cachent , s'enferment , fuient le jour , nous fuient , & passent leur vie à souffrir , à pleurer ; à désirer , à postuler l'éternité.

COMPLIMENTS.

En s'abordant, nos ancêtres s'embrassoient & disoient, *Dieu vous garde*. En France, les lettres de cachet sont encore terminées par : *je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde*. En Espagne, on termine les lettres missives, les billets, les *esquelas*, par cette formule : *Dios garde a usted*. Les compliments Espagnols ne sont point variés, & n'ont point changés depuis l'expulsion des Maures. Dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde maintenant comme on s'abordoît alors, en se disant : *je me réjouis de voir que vous vous portez bien : me alegro de ver, che usted sta bueno* : & l'on répond ; *vivu usted muchos anos mille anos ; vivez beaucoup , vivez long - temps*. Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritoit d'un oncle riche, dont on lui lisoit le testament, & à chaque article, l'héritier, reconnoissant, s'écrioit en sanglottant, *mio tio , viva usted muchos annos ; mon cher oncle vivez longtemps*. L'oncle étoit enterré de la veille.

GRANDS CHEMINS.

Tout le monde a entendu parler de la mauvaise police de l'Angleterre, à l'égard des grands chemins ; tout le

monde fait qu'en Angleterre, comme en Turquie, comme en Perse, on ne peut voyager sans courir les risques d'être volé ; c'est absolument de même en Espagne.

Ce n'est pas que les miquelets ou archers ne soient en très-grand nombre ; mais comme ils sont mal-payés, qu'ils ne tiennent à aucun corps, & que le gouvernement ne les observe pas ; ils préfèrent, ils trouvent plus simple de s'entendre avec les brigands, dont ils partagent la proie.

Presque tous les voleurs, en Espagne, sont déguisés en pèlerins, ou en hermites : sous prétexte de demander le chemin, l'heure qu'il est, ou l'aumône, ils mettent le pistolet sur la gorge, volent, & tuent communément. Outre que la peine est la même, qu'un cadavre est plutôt dépouillé : un cadavre garde le secret.

On peut dans chaque ville prendre une escorte ; mais outre que ces escortes sont excessivement chères, qu'il faut les payer d'avance, & qu'elles vous quittent à moitié chemin : elles peuvent s'entendre avec les miquelets, avec les voleurs ; il est aussi sûr de s'en passer.

Hors la vieillesse & la laideur, qui

ne touchent , qui ne tentent personne ; les voleurs en Espagne font grace aux femmes , dit-on : au lieu de voler les voyageuses égarées , ou les bergeres gardant leur troupeau , ils les escortent : leur donnent des bouquets , de l'argent , des rubans , les conduisent dans le bois , où chacun de ces drôles , à son tour , éteint & perd sur ces malheureuses , sa lubricité , ses desirs & ses forces.

Si les bandits abondent en Espagne plus qu'ailleurs , il faut en accuser l'extrême misère du peuple , le manque d'ouvrage : il faut en accuser aussi le sommeil profond des guichetiers , qu'un tremblement de terre ne réveilleroit pas : il faut en accuser encore la permission accordée à quelques prisonniers privilégiés , de suspendre à leurs fenêtres , des bourses , des paniers , dans lesquels , leurs parents , leurs amis , ou leurs complices viennent mettre des cordes , des limes , des barres : munis d'outils , ces prisonniers s'en vont quand ils veulent ; souvent plusieurs cachots se vident dans une nuit ; & tout cela c'est pour les bois.

Le très-petit nombre d'hospices pour les mendiants valides , peuple aussi les grands chemins. Par-tout & toujours ,

le crime & le vol font une fuite de l'état de société, & deviennent la seule ressource de l'homme qui n'a point d'ouvrage, qui a faim, & qui n'a rien,

F I N.





417671

Pleuriot, Jean Maria Jerome

Voyage de Figaro en Espagne.

HSp

F6174v

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET



